ARSE 46 / 2012 / 21-81

LES INSCRIPTIONS D'IRUÑA-VELEIA: ANALYSE LINGUISTIQUE DES PRINCIPALES INSCRIPTIONS BASQUES DÉCOUVERTES

Hector Iglesias
ikerketak.com

Introduction

La découverte au cours des années 2005 et 2006 sur le site archéologique d'Iruña-Veleia, dans la région de Vitoria, province basque d'Alava, d'inscriptions rédigées, les unes manifestement en latin populaire et tardif[1], et les autres assurément en basque, ou plus exactement en «proto-basque», des inscriptions datant selon toute vraisemblance du III^e^ siècle de notre ère, voire d'une période allant du II^e^ au IV^e^ siècle, a déclenché en Espagne une polémique des plus curieuses.

Les commentaires figurant dans le présent article concerneront principalement la langue basque mais également, dans une moindre mesure, le latin, la langue latine ayant marqué, comme on le sait, profondément et durablement la langue basque depuis les époques les plus reculées[2].

Précisons enfin qu'à l'heure actuelle (février 2011), nous ne savons toujours pas de manière définitive si ces inscriptions constituent ou non une falsification. Dans l'attente des analyses plus poussées qui sont, semble-t-il, actuellement programmées, la seule certitude dans cette affaire est qu'il n'existe, du point de linguistique et contrairement aux affirmations de certains auteurs, aucun élément, et cela, répétons-le, si en s'en tient uniquement aux connaissances de l'histoire connue, entre autres, de la langue basque

[1] La nuance a son importance comme nous le verrons tout au long des présents commentaires.

[2] Echenique Elizondo, 1987, 1997 et 2006: 25-44.

qui est à ce jour celle des bascologues, laissant à penser à une tentative de falsification, fût-elle grossière ou sophistiquée.

La forme verbale négative ESTA... (n° 16365)

Lakarra, curieusement, n'en parle pas.

Cela est d'autant plus curieux que ce spécialiste de la langue basque et du «proto-basque», voire de ce qu'il a lui-même, paraît-il, baptisé le «pré-basque» (mais qu'est-ce que le «pré-basque»?[3]), n'hésite pourtant jamais, dès que l'occasion se présente à lui, à faire feu de tout bois lorsqu'il s'agit de convaincre le(s) lecteur(s) que ces inscriptions «veleyenses» ne peuvent être qu'une grossière falsification.

En revanche, Gorrochategui choisit de commenter cette forme verbale.

Mais, comme cela est manifestement souvent le cas chez lui, comme on pourra le constater à plusieurs reprises par la suite, il fait encore une fois appel à un argument des plus spécieux, de ceux qui font illusion dans un premier temps mais qui n'en restent pas moins profondément erronés.

Gorrochategui:

«[L]a forma negativa *esta* (que suena exactamente igual que en la actualidad[4]) muestra también la negación como en época histórica» (Gorrochategui, 2008: 18).

Puis vient aussitôt l'immanquable «cela étant»...:

«...ahora bien, teniendo en cuenta que en el vasco del s. XVI la negación de las formas no indicativas es *çe*, habría que suponer una forma anterior de la negación como **eze* [5]».

Le raisonnement est habile.

L'auteur fait preuve, cela est incontestable, d'une grande habileté consistant dans la généralisation:

«(...) teniendo en cuenta que en el vasco del s. XVI la negación de las formas no indicativas es *çe*».

Affirmer cela sans aucune autre précision, c'est non seulement aller un peu vite en besogne, mais c'est surtout désorienter le lecteur, tout

---

[3] Car avant le «proto-», il devait y avoir, prétend cet auteur le plus sérieusement du monde, le «pré-»..., un «pré-basque» que notre auteur prétend en effet être capable de reconstruire!

[4] L'auteur insinue ici en effet qu'il ne peut s'agir que d'une falsification.

[5] A partir de la forme attestée uniquement en biscaïen du XVI[e] siècle, quelques «reconstructeurs» du basque ont en effet imaginé un prototype «préhistorique», et on ne peut plus théorique et hypothétique, **eze* ou **etze* d'où serait issue ultérieurement l'actuelle particule négative *ez*, «non».

particulièrement le non-spécialiste — car aucun spécialiste du basque, pour subtile et spécieuse que soit ici l'argumentation de Gorrochategui, ne peut raisonnablement tomber dans un tel leurre[6].

La négation *çe* en lieu et place du *ez* habituel est en effet attestée au XVI^e^ siècle en dialecte biscaïen — et cela à titre et jusqu'à preuve du contraire purement anecdotique.

Or non seulement cela Gorrochategui ne le dit pas, mais en outre il généralise.

Sans le dire le moins du monde, il laisse en effet entendre, ou plutôt c'est sa façon toute singulière de présenter les choses qui le laisse entendre, que cette forme *çe* aurait été autrefois d'un usage courant en basque (sous-entendu: tous les dialectes connaissaient et utilisaient cette forme).

«Conclusion» ou plutôt sous-entendu de l'auteur: une forme *es* (dans *ESTA*, la graphie latine < *S* > retranscrivant ici, on le sait, le *z* de l'orthographe basque moderne, soit *ESTA* «veleyense» = *ezta*, «il / elle n'est pas») ne serait pas concevable au III^e^ siècle.

C'est très subtil de la part de Gorrochategui, il faut le reconnaître.

Le problème en l'occurrence est que la subtilité, fût-elle la plus exquise, ne pourra jamais aller à l'encontre de la réalité.

La réalité quelle est-elle? (avec tiret – dans «est-elle»)

La réalité, la voici:

Non seulement la forme *ez* a de tout temps existé dans tous les dialectes basques (inclus le dialecte biscaïen et cela malgré l'apparition au XVI^e^ siècle de cette fameuse variante *çe* dans ce dialecte), mais en outre les plus anciennes attestations de ce terme dont on dispose sont unanimes.

La forme *ez* apparaît en effet en 1415 dans l'expression *apeçari ez oroc axeguin*, «tous (ou: tout) (ne font, ne fait) pas plaisir à l'abbé» (Orpustan, 1999: 209) ainsi que dans la phrase *eznayz bildur ezten alla*, soit *ez naiz bildur ezten hala*, «je n'ai pas peur qu'il n'en soit pas ainsi» (Orpustan, 1999: 211) et surtout et avant tout dans ce qui constituait jusqu'à présent, c'est-à-dire jusqu'à Veleia, le plus ancien document, daté aux environs de 950 de notre ère, connu de la communauté savante où apparaissent clairement des phrases en basque: les fameuses «gloses de San Millán de la Cogolla» mentionnées auparavant et où on lit clairement, à en croire l'ensemble des spécialistes s'étant penchés

[6] C'est par exemple le cas d'Elexpuru (2009: 18), qui ne tombe pas évidemment dans un piège aussi élémentaire et imparfait: «Leemos en *OEH* bajo la voz *ez*: "De uso general en todas las épocas y dialectos. *Ze* aparece en textos vizcaínos antiguos, siempre con imperativo o subjuntivo". Por lo tanto, usado desde siempre, y no como "negación de formas indicativas"».

sur la question: *guec ajutu ezdugu*[7], «nous, nous ne l'avons pas accommodé» (Orpustan, 1999: 204).

Quoi de plus banal par conséquent que de trouver dans une inscription du III^e^ ou IV^e^ siècle une forme verbale telle que *ezta*, écrite *ESTA* avec < *S* > latin = *z* basque?

Ce qui aurait constitué une curiosité des plus exotiques, pour dire le moins, eût été de trouver en lieu et place de cette forme verbale «veleyense» *ESTA* = *ezta* une inscription telle que ***SETA* ou ***ESETA* ou bien ***EZETA* ou encore ***ETCETA* / ***ESSETA*, etc.

Là, il y aurait eu fort à parier que nous aurions été confrontés à une falsification artificielle et controuvée!

Pour conclure sur ce point, on rappellera, au risque de se répéter, mais comment faire autrement, qu'il est véritablement curieux que Lakarra, le seul véritable spécialiste de la langue basque (après la mort du regretté Henrike Knörr) de cette «commission d'experts» ayant été chargée d'établir des rapports sur l'authenticité de ces inscriptions, bref il est curieux que Lakarra ne dise rien sur cette forme verbale «veleyense».

A moins qu'il ne s'agisse d'un oubli de sa part, ce qui est peu probable, ne serait-ce pas simplement parce qu'il n'y a rien à dire?

Pas même… pour un auteur tel que Lakarra qui n'hésite pourtant jamais à donner son avis sur le moindre détail concernant de près ou de loin la langue basque.

Le mot ARRAPA

Lakarra affirme à propos de ce mot apparaissant dans les inscriptions:

«*ARRAPATU* es antes germánico que románico y, por tanto, escasamente probable en la Veleia del s. III» (Lakarra, 2008: 21).

Il s'agit là cependant d'une affirmation définitive et gratuite, le tout constituant en outre une «démonstration» que l'on qualifiera, pour le moins, de courte, à savoir expédiée en… une phrase — il écrit par ailleurs *ARRAPATU* par erreur; en réalité, on suppose qu'il fait allusion à l'inscription *ARRAPA*.

Gorrochategui, en revanche, analyse plus longuement et beaucoup plus sérieusement ce mot «veleyense».

Quelques remarques cependant.

En effet, sa démonstration concernant le mot *ARRAPA* figurant dans les inscriptions de Veleia apparaît à bien des égards comme superflue, voire

[7] La forme *ezdugu* pour une prononciation réelle *eztugu* (cf. *supra*, la forme verbale *ezten* < *ez den*, 1415) constitue évidemment ici une forme qu'on appellera «étymologique», le scripte ayant voulu rétablir dans l'écriture la sonore *d-* de *dugu* qui s'assourdit normalement dans le langage parlé au contact du *ez* antérieur: *ez dugu* > *eztugu*.

inutile, comme on le verra par la suite et en conséquence cela demande que son propos, au ton parfois définitif, soit quelque peu, voire fortement, nuancé.

Il écrit:

«En cambio, tenemos el vocablo *arrapa* (n° 16365) por lo que en vasco histórico es *(h)arrapatu* (agarrar, coger, cazar)» (Gorrochategui, 2008: 19).

Il poursuit:

«Parece evidente que esta palabra vasca es un préstamo románico, si tenemos en cuenta la existencia de cat. *arrapar*, "aferrar, coger por el pelo o con las uñas", ital. *arrapare*, "coger violentamente" y occit. ant. *arrapar*, "arrancar".»

Jusqu'à présent nous pourrions être, en ce qui concerne l'expression «préstamo románico», en accord avec ses dires.

Il poursuit en citant Corominas:

«Corominas (s.v. *rapar*) los hace proceder del gótico **hrapon* [*sic*, i. e. **hrapōn*], "arrebatar, arrancar, tirar del pelo" (es decir, de cronología posterior al s. VI-VII).»

Cela étant, ce que Corominas fait en réalité venir du germanique est le verbe *râper*, «user, frotter, irriter», etc., esp. *raspar*, «frotar ligeramente algo quitándole alguna parte superficial; hurtar, quitar algo» / *rapar*, «afeitar la barba; cortar mucho el pelo; hurtar o quitar con violencia algo»[8], port. *raspar* / synom. *rapar*, «panser, effacer en grattant, raser, râper», cat. *rapar*, «tallar el pèlt molt ran; gratar, rascar; ferir amb les ungles; robar, apoderar-se de cosa d'altri, etc.» / *arrapar*, «prendre o separar violentament; ant. elevar o excitar fortament l'esperit; ferir amb les ungles, etc.», tous issus effectivement du germanique *raspōn*, «rafler» (XIII^{e} siècle *raffe* / *rafe*, «instrument pour racler le feu»; cf. m.-h.-all. *raffel*, «id.»), c'est-à-dire plus précisément lui-même issu d'un bas-latin **raspare*, que l'on fait remonter, en raison de sa grande extension dans les langues romanes, au germanique occidental *raspōn*, «rassembler en raclant»; *cf.* a.-h.-all. *raspōn*, «id.», le néerlandais *raspen*, «râper», etc.

Donc, les dires de Gorrochategui sont exacts et valables pour les termes fr. *râper*, esp. *rapar*, cat. *arrapar*, etc. Mais l'affaire qui nous occupe ici concerne un autre mot n'ayant aucun rapport avec ce vocable germanique parvenu jusqu'à nous à travers le bas-latin **raspare*.

Dans sa précipitation à vouloir trancher, Gorrochategui semble avoir commis une erreur d'inattention. Il semblerait qu'il ait confondu, comme nous le verrons plus loin, deux mots à l'aspect semblable mais néanmoins d'origine différente: les mots esp. *rapar* / cat. *arrapar* / fr. *râper* (du bas-latin **raspare*, lui-même issu du germanique *raspōn*) et, comme on le verra à présent, celui issu en revanche du bas-latin *arrapare* / *arrapere* (< lat. *ad rapĕre*).

[8] Du gotique «*hrapôn*» d'après la Royale Académie Espagnole.

Ces mots n'ont pas en effet, contrairement aux apparences, la même origine.

Et la preuve de cela est l'existence du mot basque *arraspa*, variante biscaïenne (au sens de «raspador, hierro con que se limpia la artesa») et labourdine (au sens de «raspa») de la forme bas-navarraise et souletine *harraspa*, «raspadura, raspa, lima grande, rapé», variantes que cite le dictionnaire étymologique de la langue basque de Manuel Agud et Antonio Tovar, ce mot basque étant, comme le rappelle à juste titre Corominas[9], d'origine germanique (< *raspōn*).

Conclusion: si le germanique *raspōn* est à n'en pas douter, et cela ne semble effectivement souffrir aucune contestation, à l'origine du mot basque *(h)arraspa*, il n'est en revanche certainement pas à l'origine du basque *(h)arrapa* dont l'origine latine semble acquise pour la quasi-totalité des savants latinistes versés dans ces questions.

Revenons-en au sujet, c'est-à-dire à notre verbe *(h)arrapa(tu)*.

Car en effet la suite du propos de Gorrochategui est de loin la plus intéressante, quoique, on l'a dit, en grande partie inutile et cela pour toute une série de raisons qui seront abordées plus loin.

Il écrit:

«Teniendo en cuenta que Leizarraga utiliza *harrapatu* para traducir lat. *rapere*, podría pensarse que se trate de un préstamo latino, el cual estuviera ya atestiguado en nuestro óstracon de Iruña.»

Il admet donc qu'une origine germanique n'est point indispensable. Pourtant, cela ne l'empêche pas d'avoir confondu dans son analyse antérieure les deux vocables cités auparavant, d'où la grande complication de cette affaire.

Poursuivons.

C'est à présent que Gorrochategui, faisant étalage d'une érudition indiscutable, se lance dans une démonstration impeccable, à savoir:

«Pero ello se topa con los siguientes problemas: el participio es *raptum* de donde esperaríamos **arratu*; si partiéramos del verbo lat. *raptare*, tendríamos un participio *raptatum* de donde esperaríamos **arratatu*; véase lat. *captivu(m)* > vasc. *gatibu*, de lat. *exemptu(m)* vasc. sul. *séntho*, com. *sendo*, con pérdida regular de la oclusiva *(p)* en posición implosiva.»

Tout cela, encore une fois, est parfaitement exact.

Exact certes, mais pour ce qui est du latin… classique!

Or, le latin dit classique, celui *grosso modo* de l'époque d'Auguste, n'est en rien concerné, on nous le concèdera aisément, par ces inscriptions «veleyenses» pour la simple et unique raison que nous nous trouvons, en ce qui

[9] Dans son *Diccionario Crítico Etimológico de la Lengua Castellana*.

concerne ces fameuses inscriptions, et c'est là l'un des rares points qui ne souffre aucune contestation dans cette affaire, dans une période de «basse-latinité» (Väänänen, 2006: 13 § 20).

Poursuivons.

Faisons à présent appel aux travaux d'un auteur «bascologue» de tout premier ordre, dont l'autorité est difficilement contestable, une autorité qu'il est en effet peu probable que Gorrochategui conteste, c'est-à-dire Justo Gárate.

Que lit-on dans l'un de ses articles? où l'auteur cite une autre autorité des plus sûres, à savoir don Julio Urquijo (Gárate, 1935: 347-353, v. 348).

Ceci:

«*ARRAPATU* = El señor Urquijo me dice se deriva del castellano *arrapar*, que se encuentra ya en el *Cancionero* de Baena, el cual vendría del bajo latín "*arrapare*", en latín clásico "*rapere*", robar».

Ici la question n'est de savoir si le basque *(h)arrapatu* est ou non issu du castillan *arrapar*, ce qui est peut-être le cas, quoique le verbe basque *(h)arrapatu* soit plus probablement issu directement de la forme verbale bas-latine *arrapare*, déjà mentionnée, et non de l'ancien castillan *arrapar* qui en dérive, ces deux mots trouvant par ailleurs leur origine dans le latin *ad-rapĕre*[10].

Peu importe finalement dans le cas nous concernant.

En réalité ce dont il est question dans le cas présent est qu'entre le III^e^ et le VI^e^ siècle le «latin vulgaire» connaissait une forme *arrapare*[11].

C'est ce point, tout à fait essentiel, qui a véritablement de l'importance dans cette affaire.

La démonstration de Gorrochategui est donc, au risque de se répéter, parfaitement exacte. Le seul inconvénient pour le lecteur est qu'elle est hors sujet puisqu'elle ne concerne en réalité que le latin classique.

En conséquence, elle est inutile.

Ce n'est donc pas de *raptum* ou de *raptare* qu'il faut partir, mais du bas-latin *arrapare* (< *ad-rapĕre*, Segura Munguía & Etxebarria Ayesta, 1996: 213). Car à partir des vocables bas-latins, connus des spécialistes depuis bien longtemps, *arripere / arrapere / arrapare* l'évolution attendue en basque, l'appelât-on «proto-basque», ne pouvait en effet être que celle-ci: (*ad-rapĕre* >) *arrapare*, «prendre avec vivacité et force, ou avec les griffes» (Du Fresne, Du Cange, Henschel, Carpentier, Adelung & Diefenbach, 1850: 16) / *arripere*, «recevoir

---

[10] Le latin *rapere* signifiant «entraîner avec soi; enlever de force» (*cf.* italien *rapire*, roumain *rapi*), etc.

[11] C'est un fait connu depuis longtemps. Un auteur du XIX^e^ siècle, A. Eveillé, écrivait déjà: «Roquefort et Ducange citent (…) *arraper*, anc. français, et *arrapare* usité dans la basse-latinité» (cf. Eveillé, 1887: 33).

avec empressement, se saisir de»[12] / *arrapere*[13] → participe passé *arrapatu(m)* → basque ou «proto-basque» *arrapa(tu)* puis *harrapa(tu)*[14].

Or, quelle serait la forme attendue dans la bouche d'un bascophone de cette époque, autrement dit entre le III[e] et le VI[e] siècle, bref quelle forme serions-nous en droit d'attendre?

Réponse: *arrapa*.

Et qu'avons-nous sur ces inscriptions?

Réponse: *ARRAPA*

Le dictionnaire étymologique de la langue basque de Manuel Agud et Antonio Tovar, dont nous avons déjà fait état auparavant, confirme par ailleurs cette étymologie puisqu'à l'entrée *HARRAPA*, *harrapatu*, *arrapatu*, ces deux auteurs signalent qu'à leur époque les savants bascologues Willem J. Van Eys et Cornelius Uhlenbeck voyaient déjà dans ce vocable le latin *ad-rapĕre*. Michelena en personne, comme le rappelle également Gorrochategui (2008: 19), signale que Leiçarrague utilise la forme *harrapatu* lorsqu'il veut traduire le verbe *rapere* de la Vulgate[15].

Par conséquent, si cette inscription «veleyense» *ARRAPA* est, à en croire les dires de Gorrochategui, problématique, on ne parvient toujours pas à savoir, après un examen approfondi de la question, en quoi elle l'est véritablement. Par suite, le reste de l'argumentation de Gorrochategui concernant l'étymologie de ce mot tombe également, comme on le constatera à présent, de son propre poids, sans même qu'il soit nécessaire de provoquer sa chute.

Mais comme la démonstration de cet auteur est bien des fois spécieuse, elle demande parfois à être explicitée en détail, autrement dit longuement décortiquée.

---

[12] Tout cela, on l'a dit, est connu des latinistes depuis, au moins, le début du XIX[e] siècle (cf. Gardin-Dumesnil, Jannet & Achaintre, 1827: 8).

[13] Galvani, 1971: 141: «(...) i rustici dicevano *arrapere* ed *arrapare* ; e già la voce rapax sembra rimanere ad indizio del semplice *rapare*».

[14] Segura Munguía & Etxebarria Ayesta, 1996: 49 § 9.1: «La *h-* aparece en préstamos sin justificación alguna (...) *harma, harrapatu, harroka, herrátü* (...)», etc.

[15] Evangile selon saint Jean, Chap. X: 29: «[29] Pater meus quod dedit mihi maius omnibus est et nemo potest *rapere* de manu Patris mei» (soit en français: «[29] Mon Père qui me les a données est plus grand que tout, et nul n'a le pouvoir d'*arracher* quelque chose de la main du Père.») que Leiçarrague traduit: «[29] Ene Aita niri hec eman drauzquidana, guciac baina handiago da, eta nehorc ecin *harrapa* ditzaque hec ene Aitaren escutic»; également Actes, Chap. XXIII: 10: «[10] et cum magna dissensio facta esset timens tribunus ne discerperetur Paulus ab ipsis iussit milites descendere et *rapere* eum de medio eorum ac deducere eum in castra» (soit en français: «[10] Comme le conflit s'aggravait, le tribun, par crainte de les voir mettre Paul en pièces, donna l'ordre à la troupe de descendre le *tirer* du milieu d'eux et de le ramener dans la forteresse.») que Leiçarrague traduit: «[10] Eta seditione handi eguin içanic, Capitainac beldurturic, heçaz Paul çathica ledin, mana ceçan gendarmesac iauts litecen hayén artetic haren *harapatzera* [avec *-r-* au lieu de *-rr-*] eta fortaleçara eramaitera».

En effet, Gorrochategui écrit:

«Por otro lado está la contradicción de que [l'inscription] *Roma*[*n*] no muestre prótesis y [le verbe basque] *arrapatu* sí»;

Ici il n'existe que deux possibilités:

Ou bien cet auteur mélange involontairement des faits de nature différente ou bien il le fait sciemment, d'où l'aspect spécieux de son argumentation. Cela étant, nous ne savons pas si cela est fait à dessein ou bien résulte simplement d'une confusion née d'une analyse précipitée.

Ce qui en revanche paraît être d'une grande clarté est que dans le bas-latin *arrapare* nous n'avons pas affaire à une voyelle prothétique *a-* apparaissant d'ordinaire en basque devant une vibrante — la plupart du temps il s'agit cependant de la voyelle *e-*.

Ce mot propre à la «basse-latinité» résulte simplement de la contraction de l'expression latine *ad-rapare / ad-rapere* (< *ad-rapĕre*).

Ce point ne peut entraîner, semble-t-il, aucune discussion particulière.

En conséquence dire que cela est en contradiction avec le fait que nous ayons dans ces mêmes inscriptions «veleyenses» une forme *ROMAN*, «à, dans [la ville] Rome» (en lieu et place d'une forme théorique **ARROMAN* ou **ERROMAN*[16]), bref affirmer que l'existence de la forme *ROMAN* est en contradiction avec l'existence d'une forme *ARRAPA* dans ces mêmes inscriptions est, si on peut se permettre cette expression, «spécieusement inexact».

Encore une fois, Gorrochategui mélange, involontairement ou non, des faits différents d'où la nature quelque peu abusive de sa démonstration, un raisonnement que l'on pourra certes qualifier de subtil, mais qui n'en reste pas moins faux.

Le mot POLITA

En ce qui concerne ce mot, Gorrochategui écrit:

«En cuanto a *polita*, se trata de un préstamo tomado en vasco de romances septentrionales (occitano, gascón *poulit*) con el sentido de "bonito" (que se adecua bien a la inscripción) más el artículo *-a*. Dice el OEH (s.v. *polit*): "de uso general en autores meridionales del s. XX; el primer y único testimonio anterior al s. XIX corresponde a Mendiburu... Al norte se documenta desde mediados del s. XVII"» (Gorrochategui, 2008: 19).

Puis, faisant preuve d'une érudition que nul ne saurait lui contester, il poursuit:

«En latín el participio del verbo *polire* "alisar, pulir" era *politum*, de donde obtenemos regularmente en español medieval *polido* con el sentido

[16] Cette forme *Roman*, attestée dans les inscriptions «veleyenses», n'étant rien d'autre, à n'en pas douter, qu'une forme culte expliquant la non-présence de la voyelle prothétique.

de “limado, limpiado, adornado”. Si el euskara hubiera tomado la palabra en préstamo desde el latín directamente (como da a entender esta inscripción de Iruña), ahora esperaríamos una forma como ***(b)oritu* en aplicación de las leyes fonéticas».

Il conclut:

«Para explicar la contradicción habría que admitir un préstamo antiguo (atestiguado en Iruña), una pérdida completa del préstamo ulteriormente, para volver a ser tomada en préstamo más tarde desde el occitano primero en los dialectos septentrionales en el s. XVIII y más tarde en los meridionales. A parte de que esta explicación es antieconómica, nos hallamos con estos problemas: a) adopción en la forma femenina del participio latino, cuando la base del préstamo ha sido siempre la forma masculina-neutra en *-tu*; b) dificultad semántica, ya que el sentido que mejor se acomoda a la inscripción es el moderno de “bonito” y no el antiguo de “alisado, limpio, etc.”».

Du point de vue de la «technique linguistique» tout cela semble, dans ses grandes lignes tout au moins, exact.

C’est le raisonnement qui est faux.

Pourquoi?

Parce que la cité de Veleia était à n’en pas douter un centre urbain où se côtoyaient des individus pratiquant plusieurs langues, dont le latin et manifestement l’ancêtre du basque actuel. Et ce n’est certainement pas un autre auteur, Lakarra pour ne pas le citer, qui nous contredira sur ce point, lui qui mentionne «la enorme diglosia en la que se hallaría la lengua vasca precisamente ahí [dans la localité de Veleia]» (Lakarra, 2008: 20).

Et au même titre qu’un grand nombre de bascophones actuels, et cela des deux côtés de la frontière, introduisent couramment dans leurs discours, lorsqu’ils parlent en basque, des mots français ou espagnols, des mots qu’ils mélangent couramment à d’autres mots basques dans des phrases telles que, un exemple entre mille, «*kotxe konbeniente bat erosi dut porke joango naiz…*», etc., il n’y a en conséquence aucune raison de croire qu’il n’en était pas de même à Veleia entre le III^{e} et le VI^{e} siècle.

Celui qui a rédigé cette inscription a simplement introduit dans sa phrase un mot latin, à savoir le mot *polita*, fém. de *pŏlītus* qui d’après le Gaffiot signifie, entre autres: «[fig.] orné avec élégance [en parl. d’une habitation]».

En conséquence, la démonstration de Gorrochategui, bien que *grosso modo* exacte, est cependant inutile.

Lakarra, quant à lui, écrit:

«(…) la forma *polita* [est] un préstamo galo-románico del XI o del XII (...) la semántica de *polita* “hermoso/a” es la moderna pero no la que correspondía en época medieval a *polido / pulido*, etc., cognados suyos presentes en romance temprano y aún tardío (renacentista)» (Lakarra, 2008: 20).

Exact… mais également inutile!

La forme ARRAINA (n° 16365_b ...ARAINA...)

Gorrochategui:

«(…) el término *ar(r)aina* (n° 16365), además de presentar artículo, ha sufrido ya el proceso completo de pérdida de nasal intervocálica a través de aspiración y nasalización de vocales adyacentes (**arrani* > **arrãhi* > *arrãi*), que más tarde se diversifica dialectalmente en formas con pérdida total de nasalización (*arraia*) o formas con segmentalización de la nasalidad (*arraina*), como en los dobletes *zaia / zaina* y compuestos: *artzaia / artzaina*» (Gorrochategui, 2008: 17).

La présence de l'«article» ayant déjà été longuement étudiée dans un autre article (Iglesias, 2009: §§§§ 2, 2.1, 2.2, 2.3, 2.4), nous nous bornerons ici par conséquent à l'examen du mot *arrain*.

Il conclut:

«Nuestra forma *arraina* es pues una variedad moderna y dialectal, de ninguna manera la forma originaria de donde proceden éstas».

Cela est inexact.

Cette forme ne peut en aucun cas être une «variedad moderna» car celle-ci est déjà attestée chez Aymeric Picaud au début du XII^{e} siècle sous la forme *araign* (= *arañ* ou *arañ* si le trigramme < *ign* > = [*ñ*] comme cela est peut-être le cas, cf. le souletin *arrain̈*, var. *arráñ*).

Par conséquent, si les mots ont un sens, on ne peut pas dire qu'il s'agit d'une variante moderne.

En outre, la démonstration de Gorrochategui citée ci-dessus, c'est-à-dire consistant, comme on le verra par la suite, en une conjecture de Michelena faisant appel à un prototype **arrani* et à une «pérdida de nasal intervocálica a través de aspiración y nasalización de vocales adyacentes», est présentée par celui-ci comme étant une vérité définitive alors qu'il ne s'agit que d'une simple hypothèse.

Lakarra présente également cette hypothèse de travail comme relevant du domaine du dogme:

«Por lo que toca a *arrain*, además de un étimo —aceptado por todos (cf. *FHV*)— **arrani*, no podemos saber cuando **-ni-* dio *-in-* pero, por muy temprana que fueran la pérdida de *-n-* intervocálica y los diversos tratamientos asociados a ella (...) éste *arraina* parece de una precocidad no ya extrema sino excesiva a todos los efectos relevantes» (Lakarra, 2008: 22).

L'auteur, utilisant le ton définitif qu'on lui connaît désormais, écrit même à propos de ce prototype, que ce dernier est «aceptado por todos».

Ce qui est également inexact car certains auteurs, de tout premier ordre au demeurant, dont Meyer-Lübke et Henri Gavel[17], n'ont pas accepté cette tentative de reconstruction.

---

[17] Deux auteurs à qui la *Fonética Histórica Vasca* de Michelena, comme ce dernier le reconnaissait bien volontiers, devait beaucoup.

Michelena, un auteur dont Gorrochategui et surtout Lakarra se réclament continuellement, était lui-même beaucoup moins catégorique en ce qui concernait ses propres hypothèses (Michelena, 1990: 142 § 7.5)[18], ce qui montre que ce savant bascologue savait, si nécessaire, prendre quelque distance par rapport à ses propres théories.

Evolution sans chute du «-n-» intervocalique

Si on part d'un prototype **arrani*[19], il semblerait que du point de vue théorique il n'existe aucune raison particulière pour que l'évolution n'ait pas pu être en réalité celle-ci: **arrani* > *arranj* (nasale suivie de yod) > *arrañ* (palatalisation en [*ñ*] du groupe *nj*, quoique non assurée[20]) qui se résout en *arrain* ([*ñ*] implosif se résout en *ĭ* semi-consonne + nasale, soit [*ñ*] > [*ĭn*]) et cela sans même à avoir à envisager à aucun moment la chute de la nasale intervocalique.

En ce qui concerne la résolution du [*ñ*] implosif en *ĭ* semi-consonne + nasale, Gavel ne dit rien d'autre lorsqu'il signale que «dans ces variétés [dialectales basques] un assez grand nombre d'*n* actuelles proviennent en réalité d'une *n* mouillée primitive» (Gavel, 1921: 281 § 123), soit une évolution *-ñ* > *-in* puis *-i* comme dans le guipuzcoan *arrai* à la suite de la chute d'une *n* finale, qu'il se fût agi d'une *n* précédée d'un *i* semi-consonne, comme dans *arrain* > *arrai*, ou d'un *i* entièrement voyelle comme dans *irrintzin* > *irrintzi*, dialectes biscaïen, guipuzcoan, etc.; *izokin* > *izoki*, «saumon», guipuzcoan (Gavel, 1921: 276 § 121).

Reste la question de la chronologie de cette évolution et plus généralement de la plupart des évolutions phonétiques qu'ont connues le latin et la langue basque au cours des siècles. Or il s'agit d'une chronologie

---

[18] En effet, Michelena n'affirme rien: «De *-an-* más vocal anterior, el vizcaíno es el único dialecto que ofrece dos resultados distintos (...) Como el primero corresponde a menudo con seguridad a voces romances en *-án*, reconstruiremos **-ane* y **-ani* respectivamente». Il n'y a là aucune affirmation, l'auteur se contentant d'émettre une hypothèse de travail.

[19] Prototype reconstruit par Michelena. Rappelons encore une fois qu'il ne s'agit que d'une simple hypothèse de travail contrairement à ce que dit Lakarra qui présente cette reconstruction comme étant une certitude, cf. la forme **arrane* conjecturée par Meyer-Lübke.

[20] Peu probable car si cette palatalisation a eu lieu en latin tardif à la fin du II^{e} siècle ou au tout début du III^{e} siècle (cf. Allières, 1996: 38), il semble en revanche plus difficile de connaître avec précision la date à laquelle la langue basque a pu expérimenter cette évolution **nj* > *ñ* (cette palatalisation est en effet bien attestée en basque, cf. Michelena, 1990: 197, mais déterminer avec précision l'époque à laquelle elle a eu lieu semble plus beaucoup délicat); cf. également le quartier de Bilbao appelé *Begoña*, autrefois *unum collazum in Begonia*, a. 1162). Si on part ici de l'hypothèse, probable quoiqu'il subsiste un doute, que le mot *arrain* ne constitue pas un emprunt au latin, il faudrait alors, dans le cadre de notre démonstration, admettre que cette évolution *nj* > *ñ* aurait également eu lieu en basque à une date très ancienne.

relativement bien conjecturée et connue des spécialistes (Guiter, 1989: 797 800), une chronologie que Lakarra semble pourtant ignorer (il écrit, on le sait: «no podemos saber cuando * *-ni-* dio *-in-* pero, por muy temprana que fueran la pérdida de *-n-* intervocálica y los diversos tratamientos asociados a ella», cf. *supra*).

Evolution avec chute du «-n-» intervocalique

Si on fait appel à la chute du *-n-* intervocalique, ce que certains auteurs ont envisagé, il est probable qu'il faut partir, d'après une hypothèse de Meyer-Lübke, d'une forme **arrane* plutôt que d'un prototype **arrani*, une forme **arrane* présentant l'avantage, toujours d'après cet auteur, de la simplicité: **arra(n)e* > *arrãe* > *arrain* (Meyer-Lübke, 1924: 215; 230), lequel aboutit ultérieurement à *arrai* dans certaines localités guipuzcoanes à la suite de la chute d'une *n* finale, cf. *supra*, l'évolution des mots *irrintzin* > *irrintzi*; *izokin* > *izoki*, etc.

La chute du *-n-* intervocalique ayant eu lieu au tout début du IV^e^ siècle, à croire une démonstration savamment argumentée d'Henri Guiter (1989: 799), en conséquence une forme *arrain* serait donc tout à fait envisageable à cette époque de «basse-latinité» — quelle que soit ici l'hypothèse envisagée, c'est-à-dire une chute de la nasale intervocalique présente dans un prototype **arrane* d'après Meyer-Lübke ou **arrani* d'après Michelena ou bien une non-chute de cette même nasale à partir d'un prototype **arrani* > **arranj*, etc., cf. *supra*.

En conséquence, et pour «conclure» sur ce point, on ne voit toujours pas, après avoir envisagé la question sous tous les angles, quelle est la véritable difficulté théorique empêchant Lakarra et Gorrochategui d'accepter cette forme *arrain*, *-a*.

Le mot ATA

Lakarra:

«Por fin, ese *ATA* (repetido en varios lugares) es probablemente demasiado bonito para ser cierto; sin pretender establecer la etimología de un término perteneciente al lenguaje infantil, con lo que ello supone —y menos de uno sobre el que se ha especulado pudiera ser de procedencia céltica—, hemos de señalar que la *-T-* difícilmente pudo dar la palatal [*at'a*] y el diptongo [*ajta*] en la cronología conveniente y en todas las zonas de habla vasca. Cabe señalar que formas en *Atta-* (con dos *-tt-*) no son desconocidas en aquitano, con lo cual quedaría salvado el obstáculo anterior, no así el que realmente hallamos en Veleia: sistemáticamente y sin excepciones es *ATA* lo que encontramos» (Lakarra, 2008: 22-23).

Gorrochategui:

«(...) no tengo nada que objetar a la antigüedad de *ata* ni de *ama*, incluso el primer término sería congruente con lo previsto por Michelena hace años»[21].

Il semblerait y avoir une… contradiction entre ces deux auteurs.

On ne peut de toute façon guère tirer de conclusion de cette forme «veleyense» *ATA* et d'ailleurs Gorrochategui non seulement n'en tire aucune… mais de surcroît il ajoute à propos de cet *ATA* qu'il s'agit d'une forme attendue.

En latin on avait *atta*, «grand-père, ou plutôt "grand-papa"», selon le Gaffiot «nom donné par respect aux vieillards», grec ἄττα, gotique *atta*, etc. (Ernout & Meillet, 2001: 54) et même, à en croire Isidore de Séville, *amma*, «maman» (Ernout & Meillet, 2001: 21); cf. également v.-h-all. *amma*, «maman (qui nourrit)», etc.

Le graveur «veleyense» a peut-être écrit *ATA*, «père», forme ne faisant apparaître qu'un seul *-t-*, afin d'éviter que ne se produise une confusion avec l'anthroponyme, attesté durant l'Antiquité, *ATTA* (Albertos Firmat, 1966: 42; Navarro Caballero & Ramírez Sádaba, 2003: 104), cet anthroponyme étant également le surnom que portait un poète dramatique latin: *C. Quinctius Atta*.

Bref, on ne peut, avec Gorrochategui, et à l'inverse de Lakarra, en tirer aucune conclusion d'autant que l'alternance graphique *-t- / -tt-* est un phénomène bien attesté dans l'Antiquité, en particulier dans le domaine de l'onomastique: *ATTIVS / ATIVS* (Navarro Caballero & Ramírez Sádaba, 2003: 104), *ATTALUS / ATALUS* (Albertos Firmat, 1966: 10; 293), etc.

Les noms de parenté NAIA, NEBA, REBA, SEBA, SABA, peut-être MONA (n° 13393 ...ΛTΛ – ΛMΛ / NIIBΛ – RIIBΛ / SIIBΛ – SΛBΛ / MONΛ…; n° 13369 … ZVRII NΛIΛ…)

Lakarra:

«Las "caídas" de V[oyelle] inicial en *SEBA*, *SABA*, *REBA* y *MONA* sólo son explicables por "imitación" de los de *Baiona*, *Baigorri*, etc. toponímicos» (Lakarra, 2008: 13).

En est-il absolument certain?

Il ajoute:

«sin embargo, no hay, que se sepa, ninguna explicación ni paralelo para estas formas veleyenses».

---

[21] Joaquín Gorrochategui, «Los asombrosos hallazgos de Iruña-Veleia», *El Correo*, samedi 18 novembre 2006; l'entretien accordé par l'auteur à ce quotidien régional constitue l'*Annexe 1* de son *Dictamen*, c'est pourquoi nous le citons ici.

Ce n'est pourtant pas l'avis de Gorrochategui pour qui manifestement il existe une explication:

«Hay cierto apoyo para esta interpretación [i. e. *naia* = *anaia*] en otro material del conjunto que permite pensar en una forma con aféresis[22]. Esa vía nos llevaría a postular un fuerte acento de intensidad en segunda sílaba, de modo que hubiera hecho desaparecer la pretónica: **aNáia* > *naia*» (Gorrochategui, 2007: 17).

Il existe donc, contrairement à ce qu'écrit Lakarra, une explication...

On en conclura que tout cela paraît manquer de clarté.

Il faudra donc, afin de tenter d'y voir plus clair, faire appel à des auteurs de tout premier ordre, tel Gerhard Bähr. Ce dernier montre en effet qu'en basque l'existence de mots ou de variantes de mots, en particulier ceux désignant un degré parenté, ayant subi la chute d'une voyelle initiale, notamment de la voyelle *a-*, serait tout à fait envisageable:

«*Guraso-ak* "padres" cuyo radical le pareció oscuro a Schuchardt. Probablemente (y a pesar de la variante *burhaso-ak*, comp. *gurdi: burdi* "carro") este vocablo está formado de *agure* "viejo" y *atso* "vieja", es decir *(a)guratso-ak* "el viejo y la vieja" y primitivamente acaso "el padre y la madre" (…) las variantes *guratso* (AN-b) y *buratso* (AN) dan mucha fuerza a esta hipótesis» (Bähr, 1935: 7).

Mais encore:

«Se puede sospechar que *neba* no es sino **(a)nae-ba*», etc. (Bähr, 1935: 24).

Encore de nos jours, il existe également pour *iloba* une variante *loba* sans qu'on sache dire laquelle des deux est la plus primitive.

Il s'agit, en ce qui concerne ces termes basques de parenté, d'un sujet délicat car plus ou moins énigmatique et il sera par conséquent, dans l'état actuel des connaissances, difficile d'en dire plus.

Et la meilleure preuve de cela est que Gorrochategui préfère ne rien en dire, ou presque, puisqu'il se contente de commenter rapidement la forme *naia*, et que les commentaires sur le sujet de Lakarra, quelques lignes tout au plus, se cantonnent finalement à quelques banalités contredites de surcroît par Gorrochategui.

Insinuer donc que nous serions, en ce qui concerne ces mots, face à une tentative de falsification serait en conséquence, certes, toujours possible

[22] Gorrochategui fait ici bien évidemment allusion, quoique curieusement sans les citer ni les commenter à aucun moment, aux autres noms de parenté attestés à Veleia et cités ci-dessus. Le fait qu'il ne commente pas ces mots ni dans son *Dictamen* ni dans *Armas*, pas plus que dans *Hallazgos*, doit-il être interprété comme une acceptation implicite de l'existence de ces derniers durant l'Antiquité? Il n'émet en tout cas aucune réserve quant à leur existence.

— et c'est d'ailleurs ce que fait Lakarra — mais finalement tout cela n'a pas véritablement grande portée.

Le mot SANTU (n° 17050 …SAN / TV…)

Ni Gorrochategui ni Lakarra ne mentionnent cette inscription.

Une lecture *SAN / TV* paraissant être, jusqu'à présent et preuve du contraire, la plus vraisemblable, du moins d'après la photographie que nous avons pu consulter, nous avons donc choisi de la commenter avec toutes les réserves d'usage.

Pourquoi faire mention de cette inscription?

Car elle intéresse au plus haut point la chronologie des changements phonétiques expérimentés par la langue basque.

Comme on l'a déjà mentionné auparavant (cf. *supra*, l'évolution d'un prototype **arrani*) en basque l'évolution du mot *SANCTU* n'a pu être que celle-ci: *SANCTU* > [*sanjtu*][23].

En ce qui concerne le latin tardif, cette évolution est datée de la fin du troisième siècle de notre ère et début du suivant (De La Chaussée, 1982: 209; Allières, 1996: 38-39[24]), soit (du latin au protoroman): *SANCTU* > [*'sanjtu*] > [*'sañtu*] > [*'sañto*] > [*saɪnt*][25].

Et étant donné que le mot basque *santu* ne peut être rien d'autre qu'un emprunt du basque au latin, la seule question nous intéressant dans le cas présent ne concerne donc que la date à laquelle cet emprunt a pu avoir lieu. Or le stade [*sañtu*] ne peut avoir existé que jusqu'à la fin du III^e^ siècle, au plus tard, car, nous dit Guiter, la «*u* tónica todavía no había tomado el timbre *o*, lo que se produjo en romance hacia el año 300» (Guiter, 1989: 798)[26].

---

[23] Puis ensuite [*sañtu*] > [*saɪntu*] > [*saɪndu*]. Dans le cas présent le [*ñ*] implosif se résout en *ɪ* semi-consonne + nasale, soit [*ñ*] > [*ɪn*] puis, par la suite, *-t* situé après nasale se sonorisera au cours du IV^e^ siècle: *-nt-* > *-nd-*. En ce qui concerne la variante dialectale guipuzcoane *santu* on ne peut dire avec certitude, écrit Gavel (1921: 252 § 111 et 512, n. 2) «si le *t* y apparaît conservé simplement parce qu'elle aurait été empruntée à une époque tardive ou si après être devenue d'abord un *d*, la dentale a été réassourdie par la suite sous l'influence de l'esp. *santo*». Il ajoute, fort justement de notre point de vue: «le lab. et le bas-nav. conservent une forme *saindu* d'aspect très archaïque».

[24] Dans le cadre de nos commentaires, et cela vaut également pour toute une série d'autres traités classiques de référence, seuls les chapitres et les passages de ces ouvrages concernant les évolutions que connut le latin vulgaire dans l'ensemble de la Romania occidentale sont évidemment utilisés.

[25] Cette forme aboutira par la suite, en ancien français cette fois-ci puis ensuite jusqu'à nos jours, à [*sẽĩ(t)*] > [*sẽ(t)*].

[26] C'est cela qui en effet permet de dire que le latin, par exemple, *exemptu* adopté en basque sous la forme *sendo*, var. souletine *séntho*, l'a été obligatoirement après cette date car sinon nous aurions en basque une forme ***sentu* ou ***sendu*.

Cette forme [*sañtu*] a donc été obligatoirement retranscrite, autrement dit «graphiée», par notre écrivain «veleyense» sous la forme *santu* ou *SAN / TV*[27] avant la fin du troisième siècle à une époque où le changement *u* > *o* ne s'était pas encore produit[28] — et la sonorisation de l'explosive sourde *t* précédée de la lettre *n* n'ayant eu lieu qu'au cours de la deuxième moitié du IVe siècle (Guiter, 1989: 798) rend tout à fait cohérente l'existence au cours du IIIe siècle à Veleia d'une forme *santu*.

Le mot ESQUERO (n° 13858 …IISQVIIRO… et n°? …ESQVERO…)

A propos du premier, Lakarra[29] écrit:

«(…) el *ESQUERO* (con < *QU* >, no con < *Q* > !!) y *ESKONDU* [en réalité *ESKON*] (con < *K* >, insólito en este contexto en latín) vienen a mostrar que al autor veleyense se le han escapado en un texto del s. III-VI grafías castellano-vascas (la 1ª) unos 1.000 o 1.500 años posteriores, y aun peor, grafías vascas meridionales posteriores a 1850 o 1900».

Cela semble pourtant inexact.

Car non seulement la graphie < *Q* > mais également, ce qui constitue ici un point essentiel, la graphie < *QU* > étaient toutes les deux employées en latin vulgaire en lieu et place de la graphie classique latine < *C* > notant le son [*k*]. Ainsi le mot *quiescentis* apparaît écrit à Rome (a. 435) *quesquentis* où < *-QU-* > reproduit le son [*k*] et non pas [*kw*] (Herman & Wright, 2000: 48; Herman, 1967: 56; Janssens, 1981: 261, n. 233[30]).

Cela est confirmé en outre par Isabel Velázquez qui, à propos de la graphie < *QU* > des inscriptions de Veleia, reconnaît que celle-ci est parfaitement attestée à l'époque:

«La pérdida de labiovelar es temprana en textos muy vulgarizantes, como en alguna tablilla de defixión donde se lee *omutesquant* por *obmutescan*t (CIL II^2 7, 251 del s. I a.C)» (Velázquez, 2008: 27).

Et le fait qu'elle s'empresse d'ajouter que, selon elle, «el ejemplo es extraordinario», ne change rien à l'affaire, à savoir que cette graphie < *QU* > était bien utilisée à l'époque pour noter le son [*k*].

---

[27] La graphie latine ne permettant pas de reproduire la palatale [*ñ*], elle ne peut en conséquence être reflétée dans l'inscription en question.

[28] Mais qui se produira en revanche en protoroman (*SANCTU* > [*'sanjtu*] > [*sañtu*] > [*sañto*]) où l'évolution phonétique se poursuivra normalement contrairement à ce qui se passe en langue basque, une langue qui, on le sait, une fois le mot latin emprunté, «bloque» en partie l'évolution de celui-ci ou du moins lui en fait désormais subir une autre que l'on peut qualifier de typiquement «euskarienne».

[29] Gorrochategui, lui, n'en parle pas.

[30] Janssens: «In alcuni epitaffi del secolo V si trova il participio *quiescentis* apposito al nome del defunto nel genitivo possessivo (ad es. ICUR NS, I, 529: "locus bene *quesquentis* Marcelli" a. 435; anche I, 59)».

L'usage de la graphie < *-QU-* > en latin dit vulgaire, c'est-à-dire à l'époque à laquelle ont manifestement été rédigées ces inscriptions «veleyenses», est par conséquent attesté pour retranscrire [*k*] dans d'autres inscriptions que celle commentée ici, à savoir: *ESQUERO*.

Si les mots ont un sens, dire en conséquence qu'il s'agit d'une graphie moderne est donc inexact.

Citons un autre exemple, non dénué d'un certain intérêt, que l'on fournira ici à titre d'information.

L'Itinéraire d'Antonin ou *Itinerarium Antonini Augusti*[31] établi au début du III^e^ siècle après Jésus-Christ cite entre *Burdigala* (act. Bordeaux), capitale des *Bituriges Vivisci*, et *Aquae Tarbellicae* (act. Dax), capitale des *Tarbelli*, la localité de *CŒQUOSA* (non identifiée, probablement située dans les environs, de Morcenx, soit à Laharie, soit à Garrosse). Cette graphie est en outre confirmée par la *Tabula Peutingeriana*[32] qui cite également cette localité sous une graphie identique: *CŒQUOSA*. Si le témoignage de la *Tabula Peutingeriana* n'est pas totalement probant car ce document serait l'œuvre d'un moine copiste anonyme ayant reproduit au XIII^e^ siècle un document plus ancien de l'époque d'Auguste, en revanche, celui que nous livre l'Itinéraire d'Antonin

[31] *Itinerarium Antonini Augusti: Itineraria Romana*, vol. I: *Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, Ed. O. Cuntz, 1929, Ed. Stereotypa, Stuttgart, 1990, pp. 1-75. Deux voies, au début de notre ère, reliaient *Burdigala* (Bordeaux), capitale des *Bituriges Vivisci*, à *Aquae Tarbellicae* (Dax), capitale des Tarbelles. Leur existence est attestée dans une sorte d'indicateur routier appelé l'*Itinerarium Antonini Augusti*, établi au début du III^e^ siècle et par la suite complété et compilé à la fin du siècle, sous Dioclétien et Constantin. L'unité employée est, non le MP romain ou mille pas doubles, soit 1.480 mètres, mais la lieue gauloise de 2.222 mètres (gaul. *leuga*).

[32] Konrad Peutinger, célèbre humaniste allemand, né le 14 octobre 1465 à Augsbourg, mort dans cette même ville, le 24 décembre 1547. La fameuse *Tabula Peutingeriana* est un monument d'une importance considérable pour la géographie ancienne. Elle fut découverte en 1494 dans une bibliothèque de Worms en Allemagne par l'érudit Konrad Celtes paraît en être. Elle porte le nom de l'humaniste et amateur d'antiquités Konrad Peutinger, qui l'avait reçue en héritage de son ami Konrad. La Table est composée de onze parchemins assemblés afin de former une bande de 6,82 mètres sur 0,34 mètres. Elle montre 200,000 kilomètres de routes, mais aussi l'emplacement de nombreuses villes, mers, fleuves, forêts, chaînes de montagnes. La Table représente la totalité de l'Empire romain, le Proche-Orient et l'Inde, la Chine étant également mentionnée. La première feuille représente l'est des îles Britanniques, la Hollande, la Belgique, une partie de la France et l'ouest du Maroc. L'absence de la péninsule Ibérique laisse supposer qu'une douzième feuille, aujourd'hui perdue, représentait l'Espagne et le Portugal, ainsi que la partie occidentale des îles Britanniques. Le manuscrit est généralement daté du XIII^e^ siècle: il serait l'œuvre d'un moine copiste anonyme de Colmar, qui aurait reproduit vers 1265 un document plus ancien. Il serait, a-t-on pensé, basé sur la carte du monde que fit réaliser *Marcus Vispanius Agrippa*, un proche de l'empereur Auguste. Après la mort d'Agrippa, la carte fut gravée dans le marbre et placée sur le *Porticus Vispaniae*, non loin de l'autel de la Paix, le long de la *Via Flaminia*. La *Table de Peutinger* découverte par Konrad Celtes paraît en être une version actualisée au IV^e^ siècle.

est intéressant à plus d'un titre car non seulement il a été rédigé probablement vers 200 après Jésus-Christ, puis complété vers 290, mais en outre le manuscrit le plus ancien qui nous ait été conservé est du VII[e] siècle (Manuscrit d'El Escorial, *Escorialensis R II 18*, dans lequel toutes la partie concernant la péninsule Ibérique a été perdue, mais non celle concernant la Gaule, dont faisait partie le territoire aquitain, y figure).

Or dans le cas présent nous sommes également en présence, au moment de représenter le son [*k*], d'une graphie < *QU* > et non pas < *C* > (la graphie **Cocosa*, non attestée, serait pourtant la graphie normalement attendue puisque César le premier puis par la suite Pline au I[er] siècle après Jésus-Christ citent le peuple des *Cocosates* dont *Coequosa* était évidemment la capitale; en conséquence dans le nom aquitain *CŒQUOSA* la graphie < *QU* > ne peut, semble-t-il, reproduire le son [*kw*][33]) — la forme **Cœqosa* avec < *Q* > n'est pas, quant à elle, attestée.

Dire en conséquence, en ce qui concerne la graphie < *QU* >, qu'il s'agit obligatoirement d'un phénomène moderne semble donc ici aussi inexact.

LA FORME ESKON (N° 15922 …ESKON…)

A propos du terme *ESKON*, Gorrochategui écrit:

«Véase además la diferencia gráfica entre *Corne(lio)* escrito con *C*, como corresponde a un nombre latino, y el vocablo vasco *eskon*, escrito con *K*, una distinción gráfica incomprensible desde el punto de vista de la epigrafía

[33] Car l'auteur du manuscrit d'El Escorial du VII[e] siècle n'a pas pu raisonnablement «inventer» ce nom et encore moins lui faire subir de son propre chef une évolution phonétique telle que [*k*] > [*kw*] (on sait par ailleurs que les toponymes ont tendance à se vider rapidement de leur sens premier et à se «fossiliser»). Ce copiste n'a pu que reprendre ce nom —un de plus parmi les dizaines et les dizaines qu'il avait à retranscrire— dans la forme phonétique et par suite orthographique qui était la sienne au III[e] siècle. Car si à l'époque d'Auguste ce nom se prononçait et était orthographié **Cocosa* (ce que prouve manifestement le nom de peuple *Cocosates* que nous font connaître César et Pline), pourquoi ce copiste, qui vivait aux environs des années 600, aurait-il choisi de l'orthographier *Cœquosa*? Par conséquent, il est extrêmement peu probable que cette graphie < *QU* > du VII[e] siècle représentât le son [*kw*]. D'autant moins probable en effet que la phonétique historique du gascon, pas plus que celle du languedocien, ne connaît pas le phénomène de diphtongaison des voyelles dans les groupes *-co-*. Si ce toponyme aquitain avait survécu, l'évolution attendue aurait dû le faire aboutir, semble-t-il, à une forme telle que **Cougousse* ou **Cougouse*. Or ce nom existe! Il s'agit du nom d'un petit village situé à quatorze kilomètres au nord-ouest de Rodez (et à environ cent soixante kilomètres au nord de Toulouse): le village de Cougousse. La phonétique historique du languedocien implique pour ce nom, à n'en pas douter d'origine pré-celtique, un prototype **Cocosa*, soit un nom identique à celui du peuple aquitain des *Cocosates*, «les habitants de la cité de **Cocosa*», nom de localité attestée par ailleurs au III[e] siècle, on l'a vu, sous la forme *Cœquosa*.

latina (ya que la *K* solo iba ante vocal *a* y en pocos casos fosilizados[34]) y sólo entendible desde una norma gráfica vasca contemporánea» (Gorrochategui, 2008: 12).

Pourtant, si nous consultons l'ouvrage de référence de Friedrich George Molh, un auteur de tout premier ordre chez les spécialistes du latin dit vulgaire, on peut y lire:

«Constatons encore l'usage de *k* pour *c* jusque sur des inscriptions relativement récentes, comme on a par exemple *DEKEMBER* même pendant l'époque impériale, cf. aussi *DE* |= *EM* sur le columbarium de la Vinea Somaschi, pourrait bien être en relation avec l'assibilation de *c* ; on écrit *Dekember*, nom officiel, avec *k*, afin qu'on ne lise pas à la façon vulgaire *December*» (Mohl, 1974 [1899]: 305 § 124).

En conséquence, une graphie *ESKON* semble tout à fait admissible en ce qui concerne ces inscriptions «veleyenses», c'est-à-dire pour une époque que l'on situe entre le III^e^ et VI^e^ siècle.

Lakarra, lui, préfère se lancer dans une hypothétique analyse étymologique du terme *ezkon*, contrairement à Gorrochategui qui, prudent, préfère s'abstenir ici de tout commentaire.

Lakarra:

«(...) si *ezkondu* "casarse" viniera como es muy verosímil [*sic*] de **festa* (cf. *eztegu* "boda" < **bezta-egu* [v. *FHV*]) es claro que necesitaría de algún tiempo para que se dieran **b-* > *ø*, *-zt-* > *zk-* y la contracción vocalica *aeu* > *-o-*» (Lakarra, 2008: 19, n. 11).

Sous-entendu limpide de Lakarra: étant donné que la chronologie de cette évolution phonétique découlant de son audacieuse hypothèse étymologique mentionnée auparavant, est en l'état inenvisageable du point de vue théorique pour cette époque, alors il ne peut s'agir que d'une falsification…

Lakarra avance ici certains faits qu'il présente comme étant acquis ou en passe de l'être, sans prendre toutes les précautions d'usage — ce que se garde bien de faire Gorrochategui, trop habile pour cela —, si ce n'est l'utilisation d'un conditionnel de pure forme («si… viniera»).

L'auteur aurait en effet tendance à présenter une simple hypothèse de travail comme étant une… «certitude», voire dans le meilleur des cas une «semi-certitude», alors qu'en réalité il ne s'agit que d'une simple conjecture.

Il s'abrite pour cela derrière l'autorité de Michelena.

Mais que dit ce dernier?

---

[34] Cela est encore une fois exact pour le latin classique où, nous dit Niedermann, «*k* disparut, ne laissant de traces que dans quelques abréviations (*K* = *Caeso* [nom propre], *K* ou *KAL* = *calendae*, *KK* = *castra*», cf. Niedermann, [1953] 1991: 59-60, § 319). En revanche, en latin tardif la lettre *k* semble avoir été utilisée, non seulement devant la voyelle *a, Bokatus, karessemo,* etc., mais aussi devant la voyelle *i*: *deposikio* (cf. Carnoy, 1906: 21, 66, 132, 135, 147).

A aucun moment Michelena n'écrit pourtant que *ezkon* puisse venir d'un quelconque **bezta-egu* (Michelena, 1990: 494 § 4.10).

A aucun moment. Il s'agit d'une extrapolation toute personnelle de Lakarra, sortie tout droit de son imagination, manifestement fertile.

Michelena se contente de signaler que le terme «occid. *eztegu*, y or. *eztai*, *eztei*, "bodas", sólo tienen en común su primer elemento, *ezt-* sea cual fuera éste».

Michelena ajoute:

«...hasta sería posible que representara un **bezta* más arcaico que los atestiguados *besta*, etc. "fiesta"».

Et dans cette phrase de Michelena («...hasta sería posible que representara...») on est bien loin des «semi-certitudes» et autres «certitudes» affichées par Lakarra!

A aucun moment il n'est fait référence, ne serait-ce qu'une simple allusion, à une quelconque étymologie du terme *ezkon*. Il eût été en effet fort curieux qu'un auteur du niveau et de la prudence de Michelena s'abîmât dans de telles fantaisies étymologiques.

Michelena se gardant bien de proposer une étymologie, et encore moins une étymologie ferme, à ce terme, consultons à présent les auteurs parmi les plus sûrs et respectables en la matière.

D'après Bouda et Tovar, pour ne citer que ces deux illustres auteurs, le basque *ezkon* serait issu du latin *spondeo*, d'autres le disant issu du latin *spon-sus* (> *ezkon*), conjectures de loin parmi les plus économiques et réalistes et par conséquent parmi les plus probables (Tovar & Agud, 1991: 820 [156]).

On peut donc, du point de vue théorique, envisager pour le III^e^ siècle l'existence à Veleia d'un terme *ezkon* (graphié *ESKON*).

La phrase NEU CORNE ESKON

Lakarra:

«Ahora bien, lo que no es concebible ni para ni vasc. del s. III ni para el de ninguna otra época son "frases" del tipo *NEU CORNE ESKON*» (Lakarra, 2008: 18).

Puis, s'abîmant dans la raillerie facile, inhabituelle à un tel niveau de la recherche, il ajoute:

«Concedamos que *CORNE* sea abreviación de *CORNELIUS* (o de *CORNELIA*) y no un diminutivo "a lo cheli"[35], lo cual parecería bastante chusco[36]».

---

[35] Dans le langage familier espagnol *Cheli* est ce qu'on appelle dans les cercles spécialisés un hypocoristique, c'est-à-dire la forme populaire et affectueuse d'un nom de baptême, ici en l'occurrence celui de *Consolación* (var. *Chela*, *Chelo*, etc.). L'hypocoristique féminin *Cheli* est relativement connu en Espagne, surtout dans le nord de la péninsule Ibérique, en particulier en Galice. L'expression «a lo Cheli» utilisée par Lakarra pourrait se traduire en français plus ou moins comme «à la manière de la forme populaire Cheli».

[36] Le mot espagnol *chusco* signifie dans le langage familier «qui est "rigolo", qui prête à sourire».

Lakarra feint de s'étonner et d'ignorer que *CORNE* constitue effectivement une abréviation utilisée durant l'Antiquité pour noter les anthroponymes *Cornelius / Cornelia* comme le montre clairement, entre autres, un ouvrage faisant référence en la matière, celui de José Manuel Iglesias et Alicia Ruiz, un ouvrage que Lakarra n'a manifestement pas lu[37].

A la décharge de ce dernier, il faut ajouter que seul une poignée de spécialistes de haut niveau dans le domaine de l'épigraphie antique connaissent cette abréviation antrophonymique, car elle est relativement rare.

Or manifestement le ou les prétendus faussaires la connaissent aussi...

Une fois l'utilisation de cette abréviation *CORNE* explicitée —une utilisation qui ne semble guère plaider en faveur d'une falsification car extrêmement peu connue de nos jours à l'exception de quelques spécialistes—, la suite de l'inscription ne paraît pas non plus poser de problèmes insurmontables.

La forme *ESKON* ne constituerait ici par conséquent rien d'autre qu'un participe passé signifiant «marié(e)» (certains auteurs ont «reconstruit» par le passé un prototype **ezkoni*, quoique manifestement erroné, à en croire cette inscription du moins).

Le tout aurait alors signifié: «Moi *Cornelius* (ou *Cornelia*) marié(e)».

A PROPOS DES «MARCAS DE CONCORDANCIA AUSENTES»

Lakarra se lance alors dans une diatribe des plus curieuses[38] concernant un prétendu manque de syntaxe qui selon lui ne serait en aucun cas «concebible»[39].

Lakarra ajoute:

«Es decir, el autor de la inscripción, mejor dicho, del conjunto de las

---

[37] Cf. Iglesias & Ruiz, 1998: 64-68 où l'abréviation *CORNE* apparaît, entre autres, dans une inscription datée de la fin du IV^{e} siècle de notre ère, plus précisément de l'an 399 après Jésus-Christ: *CORNE(lius) VICANVS / AVNIGAINVM / FESTI F(ilius) ARA(m) / POS{S}VIT DEO / ERVDINO X K(alend)IS / AVGV(stis) M(arco) A(ntonino) VE(ro) CO(n)S(ulibus).*

[38] Et également, quoique dans une moindre mesure, Gorrochategui qui écrit, étonné ou feignant l'étonnement: «*neu Corne eskon* (da a entender: *neu Corne(liorekin) eskon(du naiz)*». Mais, prudent, Gorrochategui n'insiste pas et, en ce qui concerne cette inscription du moins, décide d'en rester là.

[39] Une critique, presque une harangue..., au ton des plus vifs: «(...) ¿quién es el sujeto? ¿quién el sociativo? ¿cuándo ha ocurrido / ocurrirá / o se querría que ocurriera (o no) la acción? I.e., ¿nos hallamos ante "*neu[k] Kornelia ezkon[du] [dut]*" ?, ¿"*Ni Kornelia* [*rekin*] *ezkondu* [*naiz*]"?, ¿"*Ni*[*rekín/gaz*] *ezkondu* [*da*] *Kornelia*"? ¿o cualquiera de ellas en presente, pasado, futuro, potencial o subjuntivo? Podríamos también suponer que en *ESKON* hubiera que añadir la marca de nombre verbal (*-te / -tze / -(k)eta / -tzaiten*) y entender "*neu*[*k*] *Kornelia ezkon*[*tzen*, etc.] [*dut*]", "*Ni Kornelia*[*rekin/gaz*] *ezkon*[*tzen*] [*naiz*]", "*Ni*[*rekin/gaz*] *ezkon*[*tzen*] [*da*] *Kornelia*"», etc.

inscripciones vascas, espera mucho de sus lectores, delegando en estos el trabajo de explicitar prácticamente toda la flexión nominal y verbal».

Il poursuit:

«Sólo en dos escenarios me parece posible algo similar: a) en una época de la lengua tan alejada de la históricamente conocida en la que ésta fuera enteramente analítica, sin astro de síntesis y, por tanto, de las marcas que luego hallamos en el Sintagma Nominal y en el Sintagma Verbal».

La suite est encore plus inattendue:

«b) en una especie de prueba / ejercicio —típico de los manuales de lenguas de finales del s. XX y comienzos del actual (¡pero no de otros mucho más partidarios de la nemotecnia!)— en donde el docente proporciona una serie de frases incompletas para que el alumno rellene los huecos correspondientes, bien sea con léxico, bien con formas gramaticales (adverbios, flexiones verbales, etc.)».

Puis vient la chute où pointent presque des accents moralisateurs:

«Lo inaceptable, en cualquier caso, es la sensación de que faltan elementos imprescindibles en las "frases" y no por fractura de los soportes o por cuestiones epigráficas, precisamente, sino por falta de ganas o de interés (¿de osadía reconstructora?) del autor de la inscripción».

Et Gorrochategui d'ajouter:

«Los textos son, con excepción de pocos casos, secuencias nominales, en las que faltan formas verbales conjugadas; es decir, no hay frases normales [*sic*], con una expresión completa de sus constituyentes habituales: sujeto, complementos, forma verbal correspondiente».

Et de constater, faisant montre d'un étonnement qui finit lui-même par étonner:

«En su lugar, encontramos sintagmas nominales, a veces formas infinitas del verbo, de modo que da la impresión de que el autor apunta una idea que el "lector debe completar en su mente, en cuanto haya comprendido la finalidad del mensaje" [*sic*]» (Gorrochategui, 2008: 12).

Pourtant, encore de nos jours, il est courant, dans les formulaires de type administratif ou dans les courriers professionnels, ou de quelque autre nature comme par exemple les petites annonces, etc., de rencontrer des «phrases» archibanales telles que «Pierre Dupont, quarante-cinq ans, marié, deux enfants, nationalité française, D.O.M.[40]».

Et le fait qu'il n'y ait pas dans cette «phrase» contemporaine de construction syntaxique n'empêche aucunement d'une part son existence —qui,

[40] *D.O.M.* signifie «Dégagé des Obligations Militaires», ce que presque tout le monde en France sait, encore de nos jours alors même que le service militaire a été aboli depuis bien longtemps. Beaucoup de femmes, qui n'étaient pourtant pas concernées par ce service militaire, connaissent également ce sigle.

parmi nous qui parlons français, n'a jamais rencontré ce type «phrase»?— et encore moins d'autre part la compréhension du lecteur, fût-il d'un faible niveau culturel[41].

Prenons à présent une petite annonce, celle par exemple d'un hebdomadaire bien connu dans la région de Bayonne, *Le p'tit Basque*.

Qu'y lit-on à longueur de pages?

Exemple:

«Setter anglais 3F 2M nés 09/06 dispo mi/08 tat vac + LOF mère2EPA 205 TB lignée 500 € Tél: (...)», etc.

Autre exemple:

«Ordi puissant tbé sous gtie Wind XP 169 € Tél: (...)», etc.

Un dernier exemple:

«Tond autoportée Jonsered 14,5c bac & mulghing 6vit BE 900 € Tél: (...)», etc.

On trouve le même type de message, c'est-à-dire d'annonces, dans la plupart des quotidiens ou hebdomadaires en langue espagnole ou bien par exemple en basque (quoique de nos jours la tendance à user des abréviations par sigles paraisse, il est vrai, un peu moins développée en basque qu'en français):

«D. 2007 abuzt. 08 etx. salgai irud.g. m²: 95 logela kop. 3 helb. Padura zehb. zk.g. (prob. Gip.) p.k. 20160 prez. (...) tlf. (...)», etc.

Or, quel que soit le niveau culturel du lecteur de ce type de messages, on peut tranquillement prétendre que de nos jours toute personne confrontée à de tels textes contemporains, même en prenant en compte les individus ayant peu fréquenté le système scolaire, comprendra parfaitement et au premier coup d'oeil la signification de ce genre d'énoncés ou «phrases».

Imaginons à présent un archéologue vivant aux environs des années 4000, soit dans deux mille ans. Il découvre par le plus grand des hasards —peu importe ici où et comment— un de ces textes, une de ces petites annonces banales constituant notre quotidien.

Il les transmet aussitôt à un de ses collègues spécialisé en langues anciennes, autrement dit à un linguiste de son époque. Ce dernier constate alors que ces «phrases» (pour nous, ce sont des petites annonces, mais lui évidemment il ne le sait pas ou plus) sont totalement dépourvues de syntaxe.

Et notre linguiste du futur de s'exclamer alors:

---

[41] Il ne viendrait bien évidemment à l'esprit de personne, en France du moins…, d'écrire «"je suis" ou "je m'appelle" Pierre Dupont, "j'ai" quarante-cinq ans, "je suis" marié, "j'ai" deux enfants, "je suis de" nationalité française, "je suis" dégagé des obligations militaires»… Ce serait ridicule! Aujourd'hui tout comme il y a deux mille ans.

«[D]a la impresión de que el autor apunta una idea que el "lector debe completar en su mente, en cuanto haya comprendido la finalidad del mensaje"»!

Et notre homme d'en conclure aussitôt qu'il ne peut s'agir que d'une grossière falsification en ajoutant, on ne peut plus sûr de lui, c'est-à-dire doctement, qu'il est en effet inimaginable que deux mille ans auparavant (c'est-à-dire à notre époque) il ait pu venir à l'esprit de quelqu'un possédant toutes ses facultés mentales l'idée d'écrire un tel charabia...

Et c'est ainsi, on l'aura compris, que d'exellents esprits, et parmi les meilleurs, n'auront pas, au cours de l'histoire, manqué de se fourvoyer. Voilà en effet une des raisons pour lesquelles il faut toujours être extrêmement prudent dans ses conclusions. C'est pourquoi on peut dire dans le cas présent, sans grand risque de s'égarer, que les dires et les affirmations, le raisonnement même, de Gorrochategui et Lakarra concernant le contenu de cette inscription sont, au-delà même de leur inutilité, absolument inattendus et incompréhensibles[42].

D'autant plus inattendus et incompréhensibles que les sigles d'abréviations latins sont très nombreux durant l'Antiquité (la signification de certains d'entre eux n'ayant d'ailleurs pas encore été élucidée comme le signalait déjà à son époque Sacaze: Sacaze, 1892, réimpr. 1990: 567-568; 577-578) et le Moyen Âge (Cappelli, 1912).

Car au-delà de la prudence, il faudra toujours dans ce type recherche, est-il seulement besoin de le rappeler, savoir faire preuve d'une certaine flexibilité dans le raisonnement, et d'une certaine humilité.

On croit tout savoir ou presque tout, et il suffit d'une découverte totalement inattendue pour tout venir chambouler, une trouvaille venant souvent nous rappeler que ce que nous savons ou pensions savoir n'est finalement que peu de chose.

Les exemples sont nombreux dans l'histoire des découvertes scientifiques.

Un des exemples parmi les plus célèbres est sans aucun doute celui concernant l'histoire du déchiffrement du linéaire B. Ce fut un architecte anglais, Michael Ventris, linguiste à ses heures, qui dans les années cinquante et à la stupéfaction générale de la communauté savante (dont une partie ne s'est pas encore, semble-t-il, remise de ses émotions) démontra que l'écriture syllabique appelée «Linéaire B» (à ne pas confondre avec le «Linéaire A») servait en réalité à noter au second millénaire un dialecte grec archaïque, le mycénien.

---

[42] Lakarra ajoute de façon quelque peu énigmatique: «Por si alguien pretendiera datar las inscripciones —o en concreto ésta— en siglos anteriores a la Era (!) me permito recordar el origen de *CORNE*»... (?)

Evidemment, beaucoup de savants linguistes ayant antérieurement émis l'opinion catégorique que le «Linéaire B» ne pouvait pas contenir du grec eurent énormément de mal à admettre par la suite leur erreur, sans même avoir à mentionner le fait que c'était un architecte de profession, dont la linguistique n'était finalement qu'un simple passe-temps, et non un des leurs qui avait trouvé la solution.

Inutile de dire que l'affaire provoqua au niveau international (et en haut lieu) quelques remous et cela malgré l'adhésion, relativement rapide, de plusieurs savants de tout premier ordre à la thèse de Ventris, tel que par exemple Pierre Chantraine, spécialiste de premier rang pour la langue grecque. Il y eut cependant quelques résistances, parfois des plus farouches.

Une d'entre elles fut celle qu'exprima l'excellent Wilhelm Eilers qui, avec force, énergie et détermination, déclara alors au monde:

«Que les Grecs de cette époque, par une sorte de sténographie, aient omis les désinences et écrit, pour ainsi dire, seulement le thème du mot, est la plus inconcevable de toutes les possibilités» (Chadwick, 1972: 210)[43].

On croirait entendre ou plutôt lire, à une cinquantaine d'années d'intervalle, Lakarra. Si les mots ne sont pas identiques, l'esprit, le raisonnement, en revanche, l'est bien.

Le seul problème est que W. Eilers alla tout droit, accompagné de ses opinions définitives, s'échouer aussitôt sur les rivages d'une terre, manifestement inconnue pour lui, appelée la réalité.

Bref, W. Eilers, et ceux qui pensaient comme lui, c'est-à-dire tous ceux qui affirmaient tout haut que cela était parfaitement «inconcevable»[44], avaient tort.

Le nom DENOS
Présent dans l'inscription: DENOS ZURE NAIA (n° 13368$_b$ ...DENOS / ZVRII / NAIA...). Egalement dans: JAN TA EDAN DENOS (n° 13367 ...IAN / TA / IIDAN / DIINOS...).

L'examen des photographies couleurs, de très bonne qualité, où apparaît ce nom[45] ne laisse aucune place à la discussion: on lit *DENOS*. Mais,

[43] Cette citation de W. Eilers que cite Chadwick a paru dans la revue *Forschungen und Fortschritte, 31*, 1957, pp. 326-332. W. Eilers fut un orientaliste de renom aux multiples talents: arabisant, islamisant, spécialiste de sémantique, d'histoire des religions et d'archéologie, d'histoire sémitique et indo-européenne.

[44] Curieusement Lakarra utilise le même type d'expression lorsque, sans faire preuve de la moindre nuance, il écrit, on l'a vu auparavant, que cela n'est pas «concevable» («concebible»): «no es concebible ni para ni vasc. del s. III ni para el de ninguna otra época».

[45] Elles peuvent être consultées sur **http://www.Veleia**

étant donné que Lakarra ne parvient pas à expliquer la forme *DENOS*, qu'il reconnaît pourtant, à l'instar de Gorrochategui, avoir lue dans un premier temps, il opte alors pour une autre leçon: **DENOK* ou ***DENOG*.

Mais toutes ses remarques concernant cette hypothétique leçon sont parfaitement inutiles[46] car c'est bien de *DENOS* qu'il s'agit. Gorrochategui lui-même avoue également, dans son exposé intitulé «*Las Armas de la Filología*» (Gorrochategui, 2007: 16-17), avoir lu *DENOS*. Plusieurs inexactitudes cependant dans les propos tenus par cet auteur, à savoir:

«Ha trascendido también a la opinión pública la existencia de una frase que dice *DENOS ZVRE NAIA*, cuya interpretación definitiva deberá esperar a un análisis ocular del grafito y de otros paralelos, ya que hay cierta dificultad en la lectura de la última letra de *denos*» (Gorrochategui, 2007: 16-17).

Cela semble inexact.

Il n'existe, on l'a vu, aucune «dificultad en la lectura».

Il poursuit:

«Esta fue mi primera lectura y no supe, por tanto, hallarle explicación a la forma; como venía seguido de "zure naia", supuse que podría tratarse de *un nombre de persona desconocido* [*sic*][47], de aspecto nada vasco por otro lado debido a su *D-* inicial, que era calificado como "vuestro hermano"».

Mais aussitôt, il reconnaît pourtant que cette hypothèse anthroponymique est tout à fait plausible:

«Hay cierto apoyo para esta interpretación [i. e. *naia* = *anaia*, cf. *supra*] en otro material del conjunto [concernant les noms de parenté] que permite pensar en una forma con aféresis. Esa vía nos llevaría a postular un fuerte acento de intensidad en segunda sílaba, de modo que hubiera hecho desaparecer la pretónica: **aNáia* > *naia*».

---

[46] L'inutilité des propos de Lakarra n'enlève rien au fait que ses commentaires sont véritablement des plus curieux, voire parfois des plus extravagants dans le monde de la recherche dite «scientifique». L'auteur, désormais adepte de la «théorie du complot», c'est du moins là la nette impression qui ressort de ses dires, écrit en effet (Lakarra, 2008: 15, n. 7): «En caso de que *DENO-*, *DENOS* hubiera de ser leído *DENOG* como parecen sugerir ciertas grafías de otras ostracas tendríamos un claro caso de "nuevo antiguo", reconstruyendo el falsificador una sonora final (allí donde nunca pudo haberla) para dar así une pátina de antigüedad a la forma». La suite est encore plus insolite (Lakarra, 2008: 31, à la suite de la n. 21): «En la nota 7 aludimos a la posibilidad de que sea *DENOG* (como sugiere Gorrochategui en "Las armas de la filología") la lectura "sugerida" por [un véritable] < *DENOS* >; en ese caso, con una base imposible hasta fines del s. XVIII tendríamos un caso de sonora final no ensordecida aún, i.e., un "falso antiguo". En este caso, sin embargo, no sólo no encuentro una fuente directa en el libro de Núñez Astrain [un livre auquel Lakarra fait souvent de la publicité dans son rapport] sino que el/los falsificadores pudieron aprender la regla diacrónica "sonora final > sorda" en la FHV de Mitxelena o quizás oralmente, dado que desde luego no con ningún ***denog* > *denok*, dado que el primero nunca pudo existir».

[47] C'est nous qui soulignons.

Il ajoute cependant:

«Pero la *-s* de *DENOS* tampoco es clara, de modo que caben otras dos lecturas: *DENOC* con una *C* a la que se le ha añadido un rabo, o bien *DENOG*».

Cela semble à nouveau inexact, un examen approfondi des deux photographies où apparaît ce nom ne pouvant entraîner aucune discussion. D'autant plus inexact que l'auteur, se contredisant lui-même quelque peu, conclut à la page quinze de son *Dictamen* qu'une leçon *DENOS* est en fin de compte, et après un examen approfondi de la pièce, la seule vraiment envisageable:

«Sobre el asunto de *DENOS*, tratado ya en *Armas*, p. 16-17, poco se puede decir, ya que la inspección de la pieza no permite inclinarse por una lectura *denoc* ("todos"), que me parece ser la única forma con sentido»[48].

De quoi s'agit-il alors?

Ce que Gorrochategui estime être un «nombre de persona desconocido» n'est en réalité rien d'autre qu'un nom celtique (Delamarre, 2007: 84)[49]. En conséquence, toute la démonstration de cet auteur sur ce point bien précis, c'est-à-dire la forme *DENOS* qu'il a cru à un moment donné devoir identifier, quoique, comme il le reconnaît lui-même, à tort, avec le basque *denok*, quand bien même serait-elle exacte dans ses grandes lignes, est, encore une fois, parfaitement inutile[50].

---

[48] Il poursuit: «El sentido cuadraría bien en los dos textos en los que se documenta: *denoç / zure / naia* (n° 13368) "todos tu voluntad" y *ian / ta / edan / denoç* (n° 13367) "comer y beber todos". Ello implicaría una forma muy moderna, como indiqué entonces. Ahora bien, el admitir la lectura *Denos* deja a la palabra sin explicación y con graves problemas, ya que presenta una *D-* inicial totalmente ajena al vasco antiguo (quelques pages plus loin, il écrit pourtant (Gorrochategui, 2008: 18) qu'en basque «las formas históricas no pueden remontarse a inicial con *t-*». Una posibilidad, no totalmente evidente, es aceptar una lectura *denog*, ya que en alguna ocasión la *G* presenta una forma de aparente *S* (p. ej. en n° 13373: *Galimatea*): ello indicaría simplemente un estadio arcaico en el mantenimiento de la sonoridad en posición final antes del ensordecimiento regular que experimentó el vasco al inicio de su tradición, pero no eliminaría los problemas inherentes a la formación, que fueron tratados en *Armas*, y que estarían en contradicción cronológica con el mencionado ensordecimiento».

[49] Un nom celtique dont la variante latinisée est *Denus*.

[50] Gorrochategui se lance en effet dans une longue démonstration, que nous rapportons ici pour le lecteur curieux malgré l'inutilité du propos, sur le mot basque *denok* qu'il croit avoir lu sur cette inscription (2007: 16): «En cualquiera de las dos formas, la frase adquiere un sentido comprensible desde el vasco reciente: "todos vuestra voluntad"; pero sólo y exclusivamente desde el vasco reciente, porque *naia*, sin aspiración y con la forma de artículo *-a*, no puede ser antiguo y el pronombre *denoc* "todos" es una auténtica contradicción en sus términos, ya que está formado sobre una forma verbal de 3ª pers. singular: *da*, en su forma relativa, *den / dan*, más la desinencia nominal determinada de cercanía en plural *-oc*. Esta unión sólo pudo darse tras la reinterpretación de la forma relativa *dena* "lo que es" > "todo", que no ocurre, según el DGV, hasta la 2ª mitad del s. XVIII. Y cuando ello ocurre la concordancia de número entre la parte verbal y nominal era la norma: así *direanac* en Mogel, Añibarro, etc. "Su empleo no concordante, —según el DGV de Michelena / Sarasola, es decir *denok*—, comienza a documentarse al Norte en textos bajo-navarros y suletinos, desde comienzos del s. XIX. Al Sur, los

L'INSCRIPTION NEVR[E] CORDVNIAI (N° 13958 ...NIIVR CORDV NIAI...)

Lakarra[51] affirme, ne laissant aucune place au doute et encore moins au débat:

«La grafía < *c* > (sin cedilla) ante *a, o, u* para representar / *s* / (no / *k* /) es, desde luego inesperada en textos que se pretenden del [siglo] III-IV d. de C.; quizás fuera aceptable unos 1.000 años más tarde como lo era, sin duda, entre el XV y el XVIII inicial, momento en el que se adopta (¡en castellano y en grafías deudoras de ésta!) la grafía < *z* >» (Lakarra, 2008: 10).

Il ajoute:

«< *CORDUNIAI* >[52], entendamos como entendamos < *-NI-* >, presenta además problemas morfológicos irresolubles, como se verá en el apartado correspondiente».

Et plus loin, en effet, choisissant de commenter à nouveau cette inscription, il affirme, plus catégorique que jamais:

«*ZORDUN* (< *CORDUNIAI* >, en realidad) (...) es un término que, como ya se ha indicado, es absolutamente imposible desde el punto de vista epigráfico (< *CO* > = / so /)» (Lakarra, 2008: 22).

Toutes ces affirmations définitives doivent être fortement nuancées.

L'explication concernant la graphie < *CO* > = / so / se trouve probablement du côté du «mélange d'alphabets».

C'est ce phénomène graphique, complexe et subtil, quoique bien attesté durant l'Antiquité et bien connu des spécialistes, et que Lakarra semble

---

primeros son Añíbarro y Zavala en vizcaíno y Lardizabal en guipuzcoano"». Il ajoute (2007: 16, note 20): «Por otro lado, si admitiéramos a modo de hipótesis la existencia de una forma *denoc* en la antigüedad, nos hallaríamos ante una excepción flagrante de la ley fonética que hace desaparecer la *-n-* intervocálica en vasco, en un periodo posterior a la época romana y anterior a la documentación escrita medieval». Dans son *Dictamen,* il écrit à la page 14: «Por otro lado, la pieza n° 13368: *denos / zure / naia* presenta ciertos problemas de lectura-interpretación: la lectura que asumo es: "*denoc zure naia (egin / bezate)*" = "hagan todos tu voluntad", en la que se da la circunstancia apuntada antes de la suplencia del verbo por parte del lector. En esta interpretación, *naia* están por vasco común *nahia* "la voluntad", con aspiración antigua, al menos de una fase del vasco común: no hay nada en la estructura de *nahi* que no pueda datarse en época antigua; pero incluso si pensáramos que la *-h-* medial es solamente medieval, derivada de otro sonido anterior, éste no podría ser otro que *-n-* (ya que sabemos que las *-n-* intervocálicas antiguas, tanto autóctonas como **bini* como latinas como *anate*, desaparecieron dando *-h-* : *mihi*, *ahate*): así pues, en la antigüedad la palabra sólo podía mostrar dos aspectos: bien *nahi* o bien *nani* o similar, pero nunca *nai-*».

[51] Gorrochategui, lui, choisit curieusement de ne pas commenter cette inscription.

[52] A l'instar de Lakarra, nous lisons également *CORDV NIAI* et non pas *CORDV MAI*. Un examen approfondi de la photographie en couleur et de très bonne qualité que nous avons consultée ne permet pas en effet de douter d'une leçon *-NIAI*.

manifestement ignorer, qui explique que parfois «un même phonème, dans un même mot, est noté tantôt par la lettre grecque, tantôt par la latine (*S / C, V / Y*)» (Lambert, 1994: 181).

C'est cela qui explique, toujours d'après Lambert, que sur certaines monnaies gauloises le nom *SOLIMA* apparaisse parfois écrit tantôt *COΛIMA* tantôt *COLIMA* (Dottin, 1920: 47) ou encore que celui de *SOLIMVS* soit écrit *SOLIMYC* avec *C* final (sigma lunaire) en lieu et place de *S* latin.

L'inscription *CORDV NIAI* de Veleia —où la mode des graphies grécisantes paraît désormais certaine— ne pose en conséquence aucun problème particulier. Si cette inscription avait été entièrement rédigée en écriture latine on aurait eu *SORDV NIAI*, c'est-à-dire *sorduniai*, que l'on pourrait parfaitement retranscrire à partir de l'alphabet basque moderne *zorduniai*. Le graveur a opté pour un *C* grec (sigma lunaire) au lieu de *S* latin. La suite est encore plus intéressante.

Les inscriptions de Veleia montrent que non seulement nous sommes en présence d'un phénomène de «mélange d'alphabets» bien connu des spécialistes, mais il semblerait en outre que ces inscriptions «veleyenses» impliquent que nous sommes en présence d'un autre phénomène, également bien connu des spécialistes, celui consistant en un «mélange de langues».

En effet, la terminaison *-iai* ne peut correspondre ici qu'à un datif singulier en *-iāi* caractéristique du vieux-celtique[53]. Cette phrase «euskaro-celtique» constituerait alors un mélange de basque et de celtique, autrement dit nous serions en présence d'un terme euskarien qui aurait été décliné moyennant une désinence celtique.

La signification de l'inscription serait alors *neure zorduniai*, «à mon débiteur»[54].

Si cela est exact, alors la possibilité d'une falsification s'éloigne plus que jamais, car personne ne peut sérieusement prétendre que le ou les prétendus faussaires aient pu avoir un tel niveau de connaissance dans un domaine aussi pointu que celui de la morphologie nominale caractéristique du vieux-celtique.

---

[53] Lambert (1994: 57) nous dit que cette désinence *-iāi* s'est réduite par la suite à *-ī*, les deux formes alternant dans les inscriptions celtiques. Cette désinence *-ī* caractéristique du datif en vieux-celtique pourrait-elle être à l'origine du datif basque en *-i* ? Il n'est pas en effet impossible que la langue basque l'ait empruntée aux langues celtiques.

[54] Le texte latin des évangiles, celui correspondant à la majorité des manuscrits grecs, dit littéralement: «Remets-nous nos dettes, comme nous les remettons aussi à nos débiteurs». D'autres langues, comme le français et l'anglais, ont fait le choix de s'écarter du texte latin. Le texte liturgique français dit par exemple: «Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés». Henrike Knörr (2008: 2) signale quant lui: «*çorduniai* [i. e. *CORDUNIAI* dans les inscriptions], que sin duda alguna es "*debitoribus*"».

Lakarra, qui tient manifestement à ce que cette inscription ne puisse en aucun cas être vraie, ajoute:

«(...) tampoco es nada evidente que *zordun*, con ese sufijo fuera posible en el s. III. Las primeras documentaciones son muy tardías y si *-dun* proviene, como quería Mitxelena (*Palabras y Textos*), de una contracción de la 3e pers. relativa de **edun* (**daduen*) parece una documentación asombrosamente temprana en el s. III».

Pourtant, lui-même nous donne aussitôt la réponse à la question qu'il se pose.

En effet, ce suffixe *-dun* serait simplement issu d'un prototype **edun* au même titre que le suffixe «*-din* [l'est] de la raíz de **edin*», une hypothèse, nous apprend par ailleurs Lakarra, «sugerida oralmente por Rudolf P. G. De Rijk»[55].

Où est le problème alors?

La graphie < Z >

Gorrochategui affirme:

«Como ya apunté someramente en *Hallazgos* y en *Armas*, es injustificable la presencia de la letra *Z*. Dicha letra, que no pertenecía en realidad al originario alfabeto latino, se utilizaba solamente para representar un sonido africado sonoro (*dz*), que existía en griego (p. ej. *Zeus*), y en latín vulgar, en algunas ocasiones, para el resultado del grupo *-DJ-* (*hodie* > *ozie*)» (Gorrochategui, 2008: 13).

Lakarra affirme:

«< *Z* >. Como ya he adelantado, una de las sorpresas que la prensa comunicó desde muy pronto (junio de 2006 en todo caso) fue la existencia de la grafía < *z* > en el material vasco-veleyense. Tal hecho era sorprendente e inesperable más que inesperado, no sólo porque no hubiera nada similar en los cuasi-coetános textos aquitanos[56] donde la < *s* > equivalía a toda fricativa sibilante apical o dorsal (*CISON*, *SEMBE*) y se utilizaba la < *x(s)* > para todas las africadas indistintamente de su punto de articulación apical o dorsal (*BIHOXUS*) — sino porque la < *z* > era reservada en todo el Imperio a unas pocas voces griegas (u orientales llegadas al latín a través del griego) en las que equivalía de manera sistemática a sibilantes sonoras: *Zeus*, etc.» (Lakarra, 2008: 8).

---

[55] Lakarra ajoute ensuite une de ces phrases quelque peu énigmatiques dont il a manifestement le secret: «Aun optando por una etimología más "barata" a estos efectos — *-din* de la raíz de **edin* como *-dun* de la raíz de **edun* (...) los problemas no desaparecerían por completo; piénsese en la *-r* débil del primer elemento y su posible *-h* como en suletino». La chute («piénsese en la *-r* débil del primer elemento y su posible *h-* como en suletino»...) demanderait en effet a être explicitée et approfondie.

[56] Ces textes aquitains ont pour la plupart été rédigés entre le Ier et le IIe siècle de notre ère.

Il conclut, catégorique:

«Este solo detalle es más que suficiente para cerciorarnos de que estamos ante una burda falsificación MUY tardía: la < *z* >, de uso absolutamente restringido y preestablecido en la Antigüedad, se utiliza aquí no sólo con profusión sino, lo que es peor, con un valor que no se adecúa en absoluto a la fonología vasca de la época (ni de ninguna otra compatible: no hay sibilantes sonoras en vasco con las salvedades suletinas consabidas) en detrimento de la común y obligada < *s* > que, sin embargo, era la única que podía cumplir con el cometido de representar toda suerte de sibilantes sordas y, concretamente, la apical (actual < *s* >) y la dorsal (actual < *z* >)».

Les affirmations de ces deux auteurs sont inexactes.

En latin vulgaire cette lettre a également été utilisée pour noter une affriquée sourde.

Sur une inscription latine quelque peu postérieure à l'année 383 de notre ère on lit par exemple *PAZE*, laquelle graphie reproduit ici une prononciation vulgaire / *patse* / du latin classique *pāce* (Mohl, 1974: 290 et également 246) où < *z* > = [*ts*][57].

En latin vulgaire la graphie < *Z* > était donc également, fait d'une grande importance dans le cas présent, utilisée pour reproduire l'affriquée sourde [*ts*].

Mais pourquoi l'individu ou les individus à l'origine de ces inscriptions utilisent-ils cette graphie? La réponse ne peut être que celle-ci: ils l'emploient pour noter l'affriquée sourde.

Or, étant donné qu'on a remarqué par ailleurs qu'ils ne l'emploient manifestement que dans des mots euskariens commençant par *zu-* tels que, par exemple, *ZVRE*, *ZEVRE*, etc., la conclusion de tout cela ne peut être également dans le cas présent que celle-ci: au III^e^ siècle de notre ère en basque la forme **tzu* (encore présente dans des formes verbales telles que, par exemple, *dautzu* < **da(d)u-tzu*, etc.) n'était pas encore devenue *zu*.

A l'époque on prononçait donc *tzure*, *tzeure*, etc. les actuels *zure*, *zeure*, etc. Et c'est cela qui entraînait pour ceux qui s'essayaient à l'écriture l'obligation d'utiliser une graphie autre que < *S* > au moment d'essayer de noter l'affriquée initiale.

Le latin vulgaire, on l'a vu auparavant, se servant de la lettre *Z* pour reproduire cette affriquée sourde, il n'y avait par conséquent aucune raison de ne pas l'utiliser.

---

[57] La présence d'une affriquée sourde est en outre corroborée par l'évolution qu'a connue le latin *pāce(m)* jusqu'à aboutir au français *paix* : *pāce(m)* > *patse* > *páiṣ̂* ou *páiṭs* (cf. De La Chaussée, 1982: 114 § 9.2.2.2.1) chez qui la transcription phonétique *ŝ* représente l'affriquée sourde [*ts*]; lat. *pāce(m)* a abouti en espagnol à *paz* moyennant également une affriquée sourde: *pāce(m)* > *pa͡tse* > *paz*. Dans cette inscription *PAZE* du IV^e^ siècle la graphie < *Z* > représente, de l'avis unanime des savants s'étant penchés sur la question, une affriquée sourde.

C'est pourquoi on peut dire en l'occurrence que les dires de Gorrochategui ne semblent guère pertinents:

«En vasco antiguo no había africadas sonoras y mucho menos en posición inicial de palabra» (Gorrochategui, 2008: 13).

Cela est exact mais ne concerne pas notre sujet.

Il ajoute:

«*zu, zeure* tienen sibilante dental fricativa sorda (*s*), precisamente la misma que existía en latín y que era anotada mediante *S*».

Cela est également exact mais ne concerne pas non plus notre sujet, car curieusement il oublie de préciser au(x) lecteur(s) que la grande majorité des bascologues postulent une évolution *tz* > *z*[58].

Il poursuit:

«La otra sibilante (que ahora escribimos *s*) es apical y era la que presumiblemente se diferenciaba de la latina y la que, de necesitar algún modo especial de anotación, habría sido escrita por algo diferente de *S* (aunque no creo que fuera *Z*, cuyo rasgo sonoro era fundamental). Por tanto, al igual que en las inscripciones aquitanas tenemos *GISON* para *gizon*, y en una de Soria *SESENCO* para *zezenko* (...)».

Cela est exact.

C'est la conclusion qui est erronée:

«(...) así deberíamos haber esperado: *SV*, *SEVRE* para *zu*, *zeure*».

Cela semble inexact.

Les formes attendues en «proto-basque» devant être, on l'a vu, **tzu*, **tzeure*, par conséquent celles-ci n'auraient pas pu être retranscrites à partir de l'alphabet latin *SV*, *SEVRE* comme l'écrit pourtant Gorrochategui.

Elles ont donc été écrites *ZV*, *ZEVRE* = *tzu*, *tzeure*, soit < *z* >[59] = [*ts*], ce que corroborent les inscriptions «veleyenses»[60].

---

[58] Cf. Gavel, 1921: § 67 («Réduction du groupe *tz* à *z* à l'initiale; cas de conservation du groupe *tz* à l'initiale»: 146-153).

[59] Car, on l'a vu, il s'agit dans le cas présent d'une graphie latine tardive ou vulgaire et non pas d'une graphie traditionnelle appartenant au latin classique. La nuance est importante.

[60] On ne peut s'empêcher à présent de citer les dires de Gorrochategui qui, en note de bas de page de son *Dictamen*, écrit (2008: 13): «En la pieza n° 14624, (*pondus* con unas cuantas líneas inscritas totalmente ilegibles) me ha parecido discernir la secuencia . . *ison*. . . . *marit*. . , que quizá podría ser entendida como parte de una lista: *gison : maritus*. Si fuera así, tendríamos el término vasco "gizon" escrito con *S*». Et c'est alors qu'il ajoute, de la façon la plus inattendue qui soit, cette remarque, en réalité insinuation, extraordinaire: «La pieza se descubrió el 20-07-2006, después de haber anunciado mi sorpresa por la grafía *Z*». Bref, Gorrochategui, qui ne mesure manifestement pas la portée de ses mots, accuse ici de façon à peine voilée les personnes (lesquelles?) ayant été les témoins de sa «[mi] sorpresa por la grafía *Z*» d'avoir falsifié certaines pièces trouvées aussitôt après, bref il insinue que les personnes ayant été témoins de sa «sorpresa» auraient — après avoir toutefois tenu compte de ses remarques concernant la graphie *Z*…, ce qui, on nous le concèdera, serait non seulement d'un ridicule achevé mais

Mettre en doute dans le cas présent l'authenticité de ces inscriptions, ce serait prêter aux présumés falsificateurs des connaissances en phonétique du «proto-basque» des plus pointues (*tz-* > *z-*), un niveau de connaissance qui pourra surprendre.

Le ou les présumés faussaires, au sujet desquels Lakarra, qui n'a décidément pas peur pour sa réputation, insinue sans sourciller qu'ils auraient utilisé, pour mener à bien leur acte malveillant l'ouvrage d'Astrain[61], n'auraient jamais commis une erreur aussi élémentaire, c'est-à-dire qu'ils n'auraient jamais employé, au moment de noter la fricative, la graphie < *z* > utilisée de nos jours dans l'orthographe basque moderne pour reproduire cette même fricative[62].

montrerait également que ces prétendus faussaires ne manquent pas d'humour… — poursuivi leur entreprise de falsification! L'accusation est d'une clarté et d'une gravité qui étonne. Il semblerait que Gorrochategui n'ait pas véritablement conscience de la portée réelle de ses écrits. Donc, à en croire les insinuations de cet auteur, non seulement la falsification aurait eu lieu, en partie du moins, au cours de l'année 2005 mais de surcroît elle se serait même poursuivie par la suite et cela, ce qui ne manque pas de sel, à la barbe et au nez de ses collègues experts ainsi que de lui-même… On connaissait la «théorie du complot», à présent on connaît la «théorie de Gorrochategui»… (en ce qui concerne la ou les théories, encore plus extravagantes, ce qui est peu dire, de Lakarra concernant l'identité des présumés faussaires et la date de cette prétendue falsification, on renvoie le(s) lecteur(s) à son *Informe*).

[61] Núñez Astrain (2003: 30). Lakarra laisse en effet clairement entendre que les présumés falsificateurs auraient eu accès à un ensemble de connaissances relevant «de la investigación en la reconstrucción de la lengua vasca actual (cf. Lakarra 2005a, 2006a, 2007a, 2008a-b-c [cet auteur a en effet souvent tendance à citer ses... propres travaux])», bref à un ensemble de connaissances qui «no son, por tanto, ideas y teorías compartidas ni conocidas siquiera por el común de los vascólogos [Lakarra ne craint-il pas ici cependant de se montrer quelque peu prétentieux?]»… et que ces connaissances théoriques, à en croire Lakarra d'un très haut niveau («ni conocidas siquiera por el común de los vascólogos»..., phrase excellente qu'on ne peut s'empêcher de citer ici à nouveau), ils —les présumés faussaires— les auraient acquises grâce à l'ouvrage d'Astrain: «La fecha que más arriba hemos mencionado como determinante en la divulgación de las ideas mencionadas en los dos párrafos anteriores —fuera de las estrictas publicaciones especializadas o de cursos de Segundo y Tercer Ciclo sobre reconstrucción del protovasco— viene determinada por la publicación de *El euskera arcaico. Extensión y parentescos* de Luis Núñez Astrain (Ed. Txalaparta, Tafalla "noviembre de 2003" según el colofón)». Lakarra poursuit alors sa louange en faisant un peu... de réclame pour cet ouvrage: «Esta obra, beca de investigación "Koldo Mitxelena" (diciembre de 2002) del Ayuntamiento de Rentería es, con diferencia, la mejor obra de síntesis —en realidad es la única del género— desde hace mucho tiempo (quizás desde *Sobre el pasado de la lengua vasca*, 1964, de Mitxelena)»…

[62] Et qu'ils aient pu commettre une telle maladresse est d'autant plus invraisemblable que Lakarra sous-entend que ceux-ci posséderaient des connaissances que «no están (al menos de una manera desarrollada y con cierto detalle) al alcance del lector común y mucho menos del ocasional»… Il y a enfin dans le raisonnement de Lakarra une contradiction qui paraît vraiment insurmontable. En effet, d'un côté il laisse entendre que ces présumés falsificateurs sont des sots du plus mauvais aloi disposant d'un niveau de connaissance très faible, et d'un autre côté il sous-entend qu'ils possèdent un niveau de connaissance extrêmement... élevé ! et cela grâce à la lecture de l'ouvrage d'Astrain... Dire en conséquence que le raisonnement de Lakarra est quelque peu confus pourra paraître un euphémisme.

La forme ZUTAN (dans les inscriptions suivantes: n° 13364 …GIIVRII ATA; n° 13365 GIIVRII ATA ZVTAN / NA…; n° 17050 [G]EVRE ATA / ZVTAN…; n° 13371_a) ...GIIVRII ATA ZVTAN …I RII...; n° 13371_b) "YAVII" / ZVTAN IZANA...)

Gorrochategui:

«Ahora bien, una de las pocas cosas seguras que sabemos de la fonética del vasco antiguo es precisamente la distribución de las sibilantes fricativas y africadas en la palabra».

Suit alors une affirmation des plus floues:

«...al igual que más tarde, las palabras no podían empezar por africada»...

Que signifie exactement «...al igual que más tarde»?

«...más tarde», mais quand?

Que signifie exactement par ailleurs «...las palabras no podían empezar por africada»?

Lesquelles?

Comme cela a déjà été vu auparavant, la majorité des bascologues, et il s'agit là de surcroît d'une théorie bien établie, postulent une évolution *tz* > *z*.

La suite constitue en revanche un argument des plus spécieux:

«...y mucho menos por sonora, que no existía en el sistema. La sibilante fricativa dental sorda de *zutan* sonaba exactamente igual que la / *s* / del latín, como ya demostró Michelena (1965) para admiración de los romanistas» (Gorrochategui, 2007: 9).

Argument captieux en effet car affirmer que la «sibilante fricativa dental sorda de *zutan* sonaba exactamente igual que la / *s* / del latín» est, sous l'apparence de la vérité, inexact.

Ce qu'en réalité, «para admiración de los romanistas», Michelena «demostró» est que la «sibilante fricativa dental sorda» attestée dans le basque historiquement connu, inscriptions aquitaniques incluses, si on accepte que la langue aquitanique constitue bien une forme ancienne de basque, ce qui est probablement le cas, donc ce que Michelena a démontré est que la fricative basque «sonaba exactamente igual que la / *s* / del latín» ou, si on préfère, l'inverse.

Ce n'est pas tout à fait la même chose.

C'est là que la démonstration de Gorrochategui acquiert un caractère on ne peut plus spécieux, d'où parfois la difficulté de contrecarrer la forme insidieuse que prend cette démonstration, car si cette «sibilante fricativa dental sorda» est actuellement, dans l'orthographe basque moderne, effectivement écrite ou graphiée *z* comme dans le terme basque actuel *zutan*, cela ne signifie pas pour autant qu'au III^{e} siècle, comme le laisse pourtant clairement entendre Gorrochategui (à dessein ou involontairement?), cela ne signifie pas en effet que ce mot «veleyense» commençait nécessairement par

une fricative / *s* / (représentée ou retranscrit, on le sait, dans l'orthographe basque actuelle par < *z* >) et donc, par suite, on ne peut en aucun cas laisser croire au(x) lecteur(s) que la graphie antique < *z* > dont il est question ici (et non pas la moderne du basque < *z* > dont la forme est… identique d'où une possible confusion chez le lecteur qui ne serait pas bien au fait de toutes ces subtilités «graphico-phonétiques») notait obligatoirement elle aussi dans le *ZVTAN* de Veleia une «sibilante fricativa dental sorda».

Prétendre en conséquence «que, al igual que en las lápidas aquitanas tenemos inscrito *GISON* para vasco *gizon*, así también esperaríamos *SVTAN* para *zutan*» constitue un argument certes fort subtil, mais qui n'en reste pas moins erroné, car le graveur de Veleia ne pouvait en aucun cas écrire *SVTAN* pour la simple raison qu'au début de notre ère ce terme se prononçait manifestement, comme cela a déjà été dit pour les termes «veleyenses» *ZVRE* (= [*tsure*]), *ZEVRE* (= [*tseure*]), etc. mentionnés auparavant, non pas [*sutan*] mais au contraire [*tsutan*], prononciation que l'on écrirait de nos jours en basque *tzutan* moyennant, cela doit être obligatoirement précisé, la nuance a en effet son importance, l'orthographe basque moderne en vigueur actuellement.

Résumons:

GISON (orthographe latine dans l'Aquitaine du début de notre ère) = *gizon* (orthographe basque moderne)

Mais...

ZVTAN (orthographe latine dans le Veleia du début de notre ère) = *tzutan* (orthographe basque moderne) et non pas... *zutan*.

Par conséquent, les dires de Gorrochategui selon lesquels «así también esperaríamos *SVTAN* para *zutan*» paraissent tout simplement inexacts[63].

L'autre argument, concernant cette fois-ci la signification de *zutan*, mis en avant par Gorrochategui est le suivant — on part ici de l'hypothèse, erronée, de Gorrochategui selon laquelle la graphie «veleyense» < *z* > = / *s* /, ce qui ne peut, on l'a vu, être le cas: *ZVTAN*, c'est-à-dire, selon cet auteur, *zutan*, «en vous», est, écrit-il, «una variante dialectal septentrional, a la que en los dialectos peninsulares y especialmente en vizcaíno se le opone *zugan*, cuya antigüedad es preferida por los filólogos»[64].

---

[63] Curieusement l'auteur conclut en admettant que sa démonstration demanderait toutefois quelques éclaircissements — qu'il ne fournit pas cependant: «No es el momento para hacer una historia de la grafía de la sibilante dental en euskara, que deberá tenerse en cuenta para afinar mejor el argumento»... Gorrochategui reconnaîtrait-il que «el argumento», celui qu'il met en avant, aurait besoin d'être affiné?

[64] Gorrochategui, *Hallazgos* (*El Correo*, samedi 18 novembre 2006; *Annexe I* de son *Dictamen*), où il déclare en effet: «Igualmente la leyenda *GEVRE ATA ZVTAN* plantea cuestiones de cierta envergadura (…) Se trata de una variante dialectal septentrional, a la que en los dialectos peninsulares y especialmente en vizcaíno se le opone *zugan*, cuya antigüedad es preferida por los filólogos».

Dans son *Dictamen*, il aborde à nouveau la question:

«En mis anteriores escritos (*Hallazgos* y *Armas*) he tratado algunas *cuestiones gramaticales* en relación con algunas expresiones de los óstraca: aquí sólo las mencionaré haciendo referencia a los lugares en que se han tratado: a) Locativo plural animado *ZVTAN* (*Geure ata zutan*, repetidas veces), frente al vasco occidental *zugan* (→ *zuengan*), con empleo de sufijo *-ga-*. Es un hecho dialectal, posterior a la unidad del vasco común, que en su variante *zutan* se documenta especialmente en la zona septentrional» (Gorrochategui, 2008: 14).

Gorrochategui n'affirme pas dans le cas présent qu'il s'agit d'une falsification. Il est trop habile pour cela; il ne dispose par ailleurs d'aucun élément pour pouvoir l'affirmer. Il le laisse simplement entendre en mettant en avant le fait suivant: étant donné que *zutan* est une variante que «se documenta especialmente en la zona septentrional» du territoire basque, alors cela doit nécessairement signifier, sous-entend-il, qu'on aurait dû avoir à Veleia, et en conséquence dans les inscriptions qui y ont été découvertes, une forme méridionale *zugan*.

Or comme cela n'est pas le cas alors il ne peut s'agir, insinuation des plus claires, que d'une falsification…

Démarche intellectuelle subtile certes, mais qui laisse en suspens plusieurs questions.

Comment Gorrochategui peut-il savoir qu'au début de notre ère une forme *zutan* n'existait pas et n'aurait pas pu être employée dans la région de Veleia?

Parce que, écrit-il, l'«antigüedad» de *zugan* «es preferida por los filólogos».

Lesquels?

Et surtout, ce qui est ici beaucoup plus important, pourquoi est-elle «preferida» par ces mêmes «filólogos»?

On ne le saura pas.

Le lecteur, fût-il le simple curieux de passage, aurait en effet certainement apprécié quelques développements.

Mais la question principale, la seule qui compte véritablement, est ici la suivante: comment Gorrochategui peut-il être absolument certain que *ZVTAN* signifie dans ces inscriptions «en vous»?

Comment peut-il être absolument certain que dans les inscriptions *GIIVRII ATA ZVTAN* (= *geure ata tzutan*), ce fameux *ZVTAN* ne signifie pas en réalité autre chose?

Le tort de Gorrochategui ne serait-il pas dans le cas présent de «décontextualiser», c'est-à-dire de prétendre analyser un mot, en l'occurrence celui dont il est question ici, en le retirant de son contexte?[65]

[65] Les dires de cet auteur (2007: 3) n'en deviennent dès lors que plus piquants: «Dice Grafton (2001: 84) que la impostura crea ante el lector una ilusión óptica, como la del simulador de vuelo ante el piloto: "el lector —escribe— queda atrapado por la perspectiva

Comment ne pas voir dans ces inscriptions, à l'instar d'Elexpuru (2009: 14, 20-22, 29-32, 39-43), le début du *pater* que Jésus faisait réciter à ses disciples?

A savoir:

Geure aita zeruetan [zarena], «Notre père (qui êtes) aux cieux» traduisant le latin *Pater noster, qui es in caelis*, etc. selon les évangiles de Matthieu (6: 9 -13) et Luc (11: 2-4)[66].

Cela est d'autant plus envisageable et admissible que du point de vue de la phonétique historique du latin tout semblerait concorder.

En effet, voici quelle a été l'évolution du latin *caelu*, d'où est issu le basque *zeru*, «ciel»:

Au premier siècle de notre ère *caelu* passe à [kél̀u] à la suite de l'élimination des diphtongues latines; *ae* qui servait à noter le η grec, soit *ē* long ouvert passe à *ḗ* (De La Chaussée, 1982: 176 § 15.2.1.1.2).

A la fin du III[e] siècle à l'initiale *k* + *e* se palatalise puis peu après s'assibile en affriquée au début du III[e] siècle: [*kél̀u*] > [*t̬él̀u*] > [*tselu*] (De La Chaussée, 1982: 180-181 §§ 15.2.2.4.2, 15.2.3.1.2; Allières, 1996: 38-39; Mohl, [1899] 1974: 289-304 §§§ 119-122; Väänänen, 2006: 54-55 §§ 99-100; Lausberg, [1965] 1993: 315-320 §§§§§§§ 310-317).

C'est sous cette dernière forme que le mot a dû passer en basque au III[e] siècle[67], à savoir avec initiale [*ts*], affriquée initiale que le graveur «veleyense»

---

minuciosamente estudiada y detallada que aparece en el centro de su visor, y la ilusión se pone en marcha"». Et la chute franchement excellente: «La labor de todo crítico es, por tanto, contemplar todo el conjunto, las márgenes del visor, la cabina entera, prestar atención al ruido de los motores, para percibir si realmente se está ante un escenario real o uno virtual».

[66] Cela semblerait être en outre confirmé par une des inscriptions, la n° 17050: [*G*]*EVRE ATA / SVTAN / SIIRA / ANA / SANTV* qu'Elexpuru (2009: 38), tout en précisant qu'il s'agit d'une «lectura a partir de una mala foto», pense pouvoir traduire, ce qui semble en effet plausible, «*geure ata sutan serana santu*... Padre Nuestro que estás en los cielos / santo» (pour *SANTV*, cf. *supra*). Elexpuru ajoute: «La frase tiene todos los visos de ser el comienzo del Padre Nuestro. De ser así, *sutan* sería el equivalente a *zeruetan* (en los cielos)». Ici le ou les graveurs «veleyenses» hésitent entre les graphies < *z* > et < *s* > puisqu'ils écrivent dans le cas présent, c'est le seul exemple de ce type, *SVTAN* ce qu'ils écrivent toujours *ZVTAN*. Il est alors piquant de constater que cette inscription pourrait confirmer les dires de Gorrochategui selon lesquels, comme on l'a vu auparavant, «esperaríamos *SVTAN* para *zutan*» (propos qu'il renouvelle devant la presse, *Hallazgos*: «Eso quiere decir que uno esperaría lógicamente que una palabra vasca como / *sutan* /, pronunciada con la / *s* / idéntica a la latina, debería haber sido escrita *SVTAN*»). Mais curieusement Gorrochategi ne mentionne jamais... dans ses commentaires et autres déclarations cette inscription *SVTAN*, laquelle pourtant semblerait confirmer ses dires. Quoi qu'il en soit, l'hypothèse d'une falsification semble ici aussi, et encore une fois, des plus laborieuses et les adversaires déclarés de la véracité de ces inscriptions s'abîment la plupart du temps dans bien des contradictions.

[67] Plus tard il continuera à évoluer en [*selu*] puis [*seru*] d'où la forme *zeru* qui est la sienne actuellement en basque. Gavel (1921: 148 § 67) ne dit rien d'autre lorsqu'il écrit: «*zelü*

retranscrit, on le sait, moyennant la graphie < *z* > (une graphie que l'orthographe basque moderne utilisera principalement au cours du XX[e] siècle pour noter cette fois-ci la fricative: < *z* > = / *s* /).

Jusqu'à présent tout concorde, ce qui rend d'autant plus admissible l'hypothèse selon laquelle on aurait bien affaire dans la forme *ZVTAN* à ce qui s'écrirait en basque actuel et médiéval *zeruetan*, «dans les cieux».

Et en conséquence l'hypothèse d'une falsification reste tout aussi invraisemblable qu'elle l'était au début de nos commentaires.

Mais pourquoi le graveur «veleyense» écrit-il *ZVTAN* au lieu de **ZELV(e)-TAN* retranscrivant un «proto-basque» *tzelu(e)tan* (cf. soul. *zelüetan*)?

Deux possibilités:

Première possibilité.

On aurait eu affaire à une de ces contractions dont la langue basque parlée, et bien d'autres, use la plupart du temps. C'est cela qui expliquerait à Veleia la forme *tzu* pour *tzelu* — et accessoirement la forme *ATA* pour *atta* ou *aita* (cf. *supra*).

Le graveur était probablement un demi-lettré, un de ces demi-lettrés constituant une partie de la population de l'époque comme le signale Carnoy. Or si de nos jours on demande à un bascophone n'ayant pas l'habitude d'écrire ni en basque ni en français de dire puis d'écrire «derrière» en basque, il dira et écrira aussitôt, à n'en pas douter un instant, *gilian* ou *guilian* (avec *gui-* comme en français) au lieu de *gibelean / gibelian*.

La différence de forme existant entre ces deux mots (*gilian*, c'est-à-dire en réalité *gīlian* avec *ī* long, et *gibelean / gibelian*) pourra surprendre le non-bascophone. Pourtant il n'y a aucun doute sur la question: il s'agit du même mot.

Les exemples étant nombreux, on n'en citera qu'un seul de plus: si on demande à un bascophone de dire «Saint-Jean» («de-Luz», «de-Pied-de-Port», etc.), il dira aussitôt *Doniane / Doniene* alors que la forme pleine et «correcte» exigerait pourtant une prononciation *Donibane*.

Il est en conséquence tout à fait possible qu'à Veleia la forme *ZVTAN* résultât de la contraction d'une forme plus «correcte» **ZELV(e)TAN* [*tselu(e)tan*].

Deuxième possibilité.

Le graveur «veleyense» n'était pas bascophone. Car il devait y avoir dans cette localité des non-bascophones, peut-être même majoritairement, qui côtoyaient des individus sachant le basque. Un des seuls points communs

ou *zeru*, du latin *caelum*. Mais il est vraisemblable que, là aussi, on avait à l'origine, un groupe *tz*, qui ne sera réduit que par la suite». Les dires de Gavel paraissent désormais confirmés par les inscriptions de Veleia.

entre eux, c'est-à-dire entre ceux qui ont écrit ces inscriptions, devait être leur religion: ils étaient chrétiens.

Ce graveur «veleyense», probablement, on l'a vu, un demi-lettré ne sachant pas le basque, aurait alors questionné l'un de ces frères, sachant le parler mais pas l'écrire, en lui demandant de traduire oralement le fameux «Notre père qui êtes aux cieux», etc.

Mais la méconnaissance, voire tout simplement l'ignorance la plus complète de la langue basque qui était celle de ce graveur aurait eu pour principale conséquence de lui faire écrire, par exemple, *geure ata zutan* au lieu de *geure atta* (ou *aita*) *tzeluetan* (orthographe basque moderne).

Cela est tout à fait plausible, raisonnable et même réaliste.

Il est de toute façon difficile de trancher étant donné que les deux possibilités sont toutes les deux envisageables et acceptables.

A PROPOS DU «TRATAMIENTO DE -N- INTERVOCÁLICA» DANS LA FORME VERBALE IZANA (N° 13371$_b$) ...ZVTAN IZANA...)

Gorrochategui écrit:

«Junto a este aparente tratamiento de *-n-* intervocálica, hay ejemplos como los ya citados *izana* y *dan*[*a*][68] que muestran la *-n-* intervocálica sin perder».

Il ajoute:

«Para cuando se produjo la unión *izan* + *a*, quedando la *-n-* en posición intervocálica, ya había dejado de funcionar la ley que eliminaba las nasales intervocálicas» (Gorrochategui, 2008: 17).

L'auteur part en effet du postulat que lorsque «se produjo la unión *izan* + *a*», c'est-à-dire lorsque l'«article» *-a* est venu se greffer à *izan*, à savoir, selon lui, à la fin du premier millénaire après Jésus-Christ —cela n'est pas dit mais clairement sous-entendu par l'auteur[69]—, bref à cette époque «ya había dejado de funcionar la ley que eliminaba las nasales intervocálicas»[70].

---

[68] Gorrochategui ajoute, de façon tout à fait gratuite, un *-a-* à l'inscription *DAN*[... car il suppose qu'il s'agit d'une relative, à savoir *dana*, «celui qui est». Rien ne le prouve.

[69] D'après son hypothèse sur l'origine de l'«article», comme cela a été vu dans la première partie d'un de nos articles sur Veleia (Iglesias, 2009).

[70] Les dires de Gorrochategui, quoiqu'ils ne soient pas tout à fait exacts, pourront cependant être ici acceptés. Ils ne sont pas tout à fait exacts car le phénomène concernant la chute des *-n-* intervocaliques est un phénomène très complexe. Cette loi a continué de s'appliquer puisque, comme le rappelle Gavel (1921: 265 § 117) «certaines chutes d'*n* intervocaliques sont anciennes, d'autres paraissent modernes». Gavel rappelle aussi que «l'*n* intervocalique est souvent tombée en basque», autrement dit cette lettre n'est pas «toujours» tombée. Il y a là l'existence d'une nuance que Gorrochategui et Lakarra omettent curieusement de signaler.

Il écrit:

«Ahora bien, si esta unión fuera tan antigua como estas inscripciones de Iruña hacen creer, entonces habrían sido afectadas por la ley citada (cuya antigüedad está demostrada por el hecho de que afectara a gran cantidad de préstamos latinos) y no deberían mostrar la *-n-*: es decir, no hay ninguna razón para que la ley afectara a lat. *arena* > **areha* > vasco *area* y no afectara a vasco de Iruña *izana*, que debería haber dado > **izaha* > ***izaa*».

L'auteur laisse en effet clairement entendre que si l'«article» *-a* avait existé au début de notre ère, et par conséquent s'il était venu se greffer à la forme verbale *izan* («participio *izan*»), alors celle-ci «debería haber dado > **izaha* > ***izaa*» au même titre que «lat. *arena* > **areha* > vasco *area*».

L'erreur de cet auteur réside en effet dans le fait de comparer, c'est-à-dire de mettre sur un même plan, deux termes de nature tout à fait différente, à savoir d'une part une forme verbale basque, un participe passé, et d'autre part un emprunt au latin.

Car le *-a* est dans le mot latin *(h)arēna* est, pour utiliser le jargon linguistique, «organique», c'est-à-dire qu'il est indissociable du reste du mot.

En clair pour les non-spécialiste, on ne peut, dans ce mot latin, retrancher ledit *-a* (*(h)arēna* > ***(h)arēn*, *-a*) alors qu'en revanche le *-a* de la forme verbale basque *izana* est en réalité un suffixe, bref dans le cas présent *izana* pourrait constituer un participe passé, ce qui n'est pas cependant le cas comme on le verra par la suite, pourvu d'une marque suffixale, c'est-à-dire auquel est venu s'adjoindre un suffixe ayant la forme *-a*.

Or ce suffixe, ici l'«article» *-a*[71], peut soit parfois apparaître (comme cela est le cas dans l'inscription «veleyense» *IZANA*[72]) soit ne pas apparaître dans la langue.

---

[71] Inscription «veleyense» où la graphie < *z* > de *IZANA*, rappelons-le, note, à n'en pas douter, une affriquée, notée en basque moderne *tz*, soit l'équivalence suivante: «proto-basque» *IZANA* = *itzana* (orthographe basque moderne). L'hypothèse, formulée depuis longtemps par les savants bascologues, selon laquelle le verbe *izan*, var. dialectale *ezan*, serait issu d'un prototype **itzan*, var. *etzan* avec affriquée se déduit de l'existence de formes verbales telles que *nitzaio* (labourdin), *natzaio*, *zitzaion*, etc., ou encore *dautzut* (labourdin), var. *dauzut* (bas-navarrais oriental), etc., mais surtout, comme le signale (Lafon, 1980: 175-176), celle-ci se déduit de l'existence du verbe *etzan*. Lafon rappelle en effet que «plusieurs bascologues sont d'avis que la racine *(t)za*, "être" (cf. *natzayo*, "je lui suis") était originellement identique à la racine *(t)za*, "être couché". "Il ne faut pas oublier, écrit notamment M. Lacombe (in *G. H.*, 1939, p. 44), que *izan* (dialectalement *ezan*) n'est autre chose que *etzan*, "être couché"". Cette opinion est en effet très vraisemblable». Et cette inscription de Veleia paraît pleinement... confirmer l'hypothèse de Lacombe et Lafon, deux savants bascologues de tout premier ordre. Encore une fois la thèse de la falsification paraît s'éloigner à grand pas, cette hypothèse de Lacombe et Lafon n'étant en effet connue que d'une poignée de spécialistes du basque.

[72] L'«article» *-a* servant en basque, entre autres, à former le parfait (réalisation totale de l'action). La langue basque possède en effet pour les formes du participe un aspect dit

En effet, le locuteur bascophone pourra, devra même, «jongler» en permanence, dans son discours, avec cette possibilité: apparition / non-apparition du suffixe *-a* dans les formes verbales.

En résumé, ce *-a* servant, entre autres, à former le participe passé en basque n'est pas «organique», autrement dit indissociable du reste du mot. Dans le cas nous intéressant ici, cette nuance, que le non-spécialiste de la langue basque pourra peut-être éprouver quelque difficulté à saisir, est cependant absolument capitale car c'est cela qui empêche, qui a empêché que le «vasco de Iruña *izana*» ait abouti, bref ait «dado > **izaha* > ***izaa*».

La forme verbale *izana* n'aurait pu véritablement aboutir à ***izaa* que s'il s'était agi d'un mot pourvu d'un *-a* «organique», c'est-à-dire présent en permanence, ce qui n'a jamais été le cas.

Et cela, un fait que Gorrochategui ne peut pas ne pas savoir[73], cela l'auteur ne le dit pas.

En conséquence, la conclusion s'imposant est que le fait de comparer, c'est-à-dire de mettre sur un même plan, deux termes de nature tout à fait différente, à savoir d'une part une forme verbale et d'autre part un emprunt au latin, ce que n'hésite pourtant pas à faire Gorrochategui, invalide pleinement sa démonstration, une démonstration subtile mais qui sous l'apparence de la vérité n'en demeure pas moins fausse.

Cela étant, ce sont Txillardegi et Orpustan qui ont expliqué cette inscription «veleyense»: il ne peut s'agir que de la traduction du *Pater Noster*, à savoir en latin *Qui es in caelis*, chez Leiçarrague (1571) *Ceruëtan aicena*, à Veleia *ZVTAN IZANA*; ici, d'après nous, le < *Z* > note certainement une affriquée, soit *IZANA* = *itzana* en proto-basque (cf. *supra* où nous expliquons pourquoi la graphie «veleyense» < *Z* > doit correspondre en réalité au son noté en orthographe basque moderne au moyen de la graphie *tz*) et de nos jours *hizana*, «toi qui es» en bas-navarrais à la suite de l'évolution phonétique suivante: «proto-basque» *hitzana* > basque mod. *hizana*.

Dans ces conditions, l'hypothèse d'une falsification pourra paraître à bien des égards absolument invraisemblable.

«perfectif» et un autre dit «parfait», inexistant en français d'où parfois la difficulté de le traduire dans cette langue (perfectif *erori*, «tombé(e)» mais parfait *eroria* ou *erorita*, «tombé(e)», c'est-à-dire en réalité «(il / elle est) par terre»; on insiste ici sur la réalisation totale du procès). Ici *IZANA* pourrait être un participe passé apparaissant à l'aspect «parfait», soit litt. «été» avec insistance sur la réalisation totale du procès (nuance du basque intraduisible en français), d'où: *ZUTAN IZANA*, «litt. dans les cieux été (qui est)».

[73] Il serait en effet extrêmement curieux, voire extravagant, qu'il ne le sût pas.

Dans le terme DAN[... [i. e. DAN[$_a$?...] (13374$_b$) SAMV/ VIILIII... / ...ATHII../ DAN[...)

Il n'est pas acquis que les *TA* attestés à Veleia représentent véritablement la troisième personne du singulier du verbe *izan*, à savoir *da*, «il / elle est», quoique cela serait, contrairement à ce qu'affirme Gorrochategui, tout à fait possible du point de vue strictement théorique. Ce *TA* a dû plutôt servir à Veleia à former le participe passé dit parfait.

Dans le cas présent, c'est-à-dire l'inscription citée ci-dessus, que pourrait être alors ce *DAN*[...?

Deux possibilités:

1) Il s'agit d'une relative basque *DAN*[*a*, soit *da-n-(a)*, «(celui) qui est». Ce ne serait pas impossible, du point de vue théorique. La chute du *-n-* intervocalique n'aurait pas pu se produire pour les raisons invoquées auparavant dans le cas de la forme *IZANA* (cf. *supra*).

2) Il s'agit du terme celtique *danos*, *dannos*, «magistrat, curateur» (Delamarre, 2003: 135; Dottin, 1920: 250). Nous aurions eu alors affaire à une tentative de traduction, dans la langue celtique, présente peut-être dans la région de Veleia à l'époque, du terme *pater*: [*P*]*ATHII*[*R / DAN*[*(N)OS*.

Pour y voir plus clair, il faudrait savoir ce qu'il y avait exactement après la lettre *N-* dans *DAN*[?…

Dans le terme MONA

Lakarra, lui, cite l'exemple de l'inscription *MONA* (pour *amona*?).

Et l'auteur d'ajouter à propos de celle-ci, une inscription que Gorrochategui ne commente pas:

«...debería haberse escrito < *-NN-* >» (Lakarra, 2008: 12).

Mais comme cela n'est pas le cas, Lakarra en tire alors une conclusion toute définitive et personnelle, comme à son habitude. En effet, après une introduction qui laisse présager d'une suite insolite («Lo que sabemos de la historia de la grafía latina, románica y vasca») arrive ce qu'il faut bien qualifier en effet de… suite insolite, en l'espèce une sentence nette et catégorique:

«...no estamos ante ningún tipo de errata».

Et pourquoi donc?

Parce que, décrète Lakarra:

«esto es un error por ignorancia [i. e. des présumés falsificateurs] del desarrollo posterior de las nasales intervocálicas en vascuence»[74]…

[74] Suit une phrase quelque peu floue: «...error solidario con la media docena adicional de errores cometidos en la misma [*sic*] palabra»… (?)

Catégorique.

Mais comment le sait-il?

Lakarra serait-il en effet en mesure de fournir au(x) lecteur(s) quelques preuves, ne serait-ce qu'une seule, prouvant qu'il s'agit réellement d'une présumée erreur due à l'«ignoble» ignorance de présumés falsificateurs tout aussi «ignoble»?

On ne le saura pas.

Car comment explique-t-il alors que, dans les inscriptions pyrénéennes, plusieurs noms apparaissent parfois avec un seul *-n-* dans des situations où la théorie en exigerait pourtant deux.

Par exemple, une inscription porte: *Cn Pompeius Cn l. Hyla Herculi Ilunno Andosse* où le nom *ILLVNNO* apparaît avec *-NN-*, ce qui est en effet tout à fait «normal» du point de vue théorique, puisqu'il ne peut s'agir, tous les auteurs semblent d'accord sur ce point, que du mot *illun* (Luchaire, 1879: 201).

Certes!

Mais pourquoi dans ces mêmes inscriptions pyrénéennes a-t-on, dans l'inscription suivante par exemple, *Iluni deo Secundinus Secundi*, une forme *ILVNI*, avec un seul *-N-*, pour un nom pourtant identique à celui cité auparavant (sauf pour la terminaison qui représente, on le sait, la déclinaison latine) et cela alors que la théorie exigerait en réalité une forme **ILVNNI* (Luchaire, 1879: 58 § 199) attestée au demeurant dans d'autres inscriptions pyrénéennes, l'alternance *ILVNI / ILVNNI* étant en effet relativement fréquente et banale dans ces inscriptions (Gorrochategui, 1984: 333-334 §§ 550-556).

Pourquoi y constate-t-on l'alternance, entre autres, *LEHERENO / LEHERENNO* (Luchaire, 1879: 59 § 209)?

Pourquoi y trouve-t-on une forme *ANE* en lieu et place d'une forme attendue **ANNE* (Luchaire, 1879: 90 § 115[75])?, etc.

En effet, à en croire Lakarra, «debería haberse escrito» *ANNE* et *ILVNNI* et pourtant c'est bien aux formes *ANE* et *ILVNI* que nous avons affaire dans ces inscriptions.

Comment, si «no estamos ante ningún tipo de errata», Lakarra explique-t-il cela?

Par conséquent pourquoi ne pourrait-on pas avoir, ce qui est de surcroît manifestement le cas, une forme *MONA* au lieu d'une forme théoriquement attendue **MONNA*?

[75] Luchaire: «*Ane*. C'est très probablement le datif de *Ana* pour *Anna*» signale l'auteur.

Il serait en effet utile que Lakarra précisât sa pensée qui dans le cas présent semblera, encore une fois, quelque peu confuse.

En ce qui concerne cette forme *MONA*, de quoi peut-il s'agir?

L'inscription n° 13393 fait apparaître en effet plusieurs paires de mots séparées par des tirets (en ce qui concerne l'usage des tirets durant l'Antiquité, cf. Iglesias, 2009), soit: *ΛTA – ΛMA / NIIBA – RIIBA / SIIBA – SABA*[76], puis on trouve, isolée en bas à gauche, une forme *MONA*, à savoir *mona*.

On s'attendrait dès lors à trouver en face cette dernière une forme telle que *a(i)tona*, «grand-père», ce qui n'est pourtant pas le cas.

Mais s'agit-il vraiment du basque (a) *mona*, «grand-mère»?

L'anthroponyme *Monna* (masc. *Monus*, *Monnus*, *Mono*, *Monno*, cf. Delamarre, 2007: 136) étant bien attesté au début de notre ère, il se peut, ce serait même peut-être là l'hypothèse la plus vraisemblable, qu'il s'agisse en réalité d'un nom de personne comme cela est manifestement le cas dans celui de *Denos*.

La graphie < T > notant une affriquée et / ou une fricative

Si nous lisons Gorrochategui, lequel reste étonnement peu dissert sur ce point, ce qui ne manquera d'étonner, bref si on lit un ouvrage de référence de cet auteur (déjà cité à plusieurs reprises, à savoir: Gorrochategui, 1984), ouvrage écrit au début des années quatre-vingt, on constate des faits fort intéressants qui à l'époque, c'est-à-dire il y a une trentaine d'années, sont passèrent totalement inaperçus mais qui prennent à présent, à la suite de la découvertes des inscriptions de Veleia, toute leur importance.

Voici:

On lit dans une inscription aquitanique *BIHOTVS*[77].

La leçon qui fait l'unanimité chez la majorité de ces auteurs ayant été amenés à étudier cette question est clairement celle de *BIHOTVS*[78]. Cela ne peut, semble-t-il, souffrir quelque contestation. Même Sacaze y adhère (Sacaze, 1892: 201 § 130).

Quoi qu'il en soit, un examen attentif de la gravure de ce monument, à savoir de l'autel, conservé au Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse, où apparaît cette inscription aquitanique, gravure figurant dans l'ouvrage de Sacaze, ne laisse que peu de place au doute.

---

[76] Soit *ata – ama*, «père – mère» / *neba – (a)rreba*, «frère (d'une femme) – soeur (d'un homme)» / *(i)zeba – (o)saba*, «tante - oncle».

[77] Inscription figurant dans un autel trouvé à Valcabrère, dans la région de Tarbes.

[78] C'est la leçon que retient également le *CIL*, XIII, 1, 230 et à laquelle adhèrent la plupart des auteurs tels que, pour ne citer que les principaux: Creuly, 1869: 90-100, v. 99; May, 1996: 73; Dessau, 1976: 27.

Il ne peut en effet s'agir, à en croire cette gravure du moins, ni de la lettre *X*, ni de la lettre *R*, ni du groupe *TH*. On y voit au contraire clairement la barre verticale *I* dans laquelle se laisse deviner le reste d'un *T*. C'est bien *BIHOTVS*, comme le croient au demeurant la plupart des spécialistes de ces questions, Gorrochategui inclus, qu'il faut lire.

En revanche, la consultation ainsi que l'examen approfondi ultérieur de la photographie de ce monument, moyennant un logiciel d'analyse très performant, ne laissent planer aucun doute sur la question.

C'est bien, encore une fois, de *BIHOTVS* qu'il s'agit.

Par ailleurs, Madame Claudine Jacquet, assistante de conservation au Musée Saint-Raymond, qui a eu l'amabilité de nous faire parvenir une photographie de ce monument, nous a confirmé la lecture *BIHOTVS* («Je vous confirme la lecture de *Bihotus*. La lecture faite par Robert Sablayrolles (Sablayrolles & Rodriguez, 2008) de cette inscription est: *Hercul(i) / Inuict*[*o*] */ Bihotus ex uo/to posuit*»[79]).

Comment peut-on expliquer ce nom?

En ce qui concerne l'analyse étymologique, Gorrochategui avouait déjà à l'époque de son étude de la question, c'est-à-dire il y a plus de vingt ans, ne pas savoir expliquer ce nom:

«Se podría explicar la forma *Bihotus* como un derivado sobre una base *biho-*» (Gorrochategui, 1984: 166 § 89).

Mais il ajoutait aussitôt, constatation d'une grande importance dans le cadre des présents commentaires:

« ...que aparece normalmente alargada por medio de un sonido sibilante africado, *biho-tz-* en *Bihoxus* (nom. 321), *Bihossi* (393), *Bihos-cinnis*», etc.

Ne sachant manifestement ce que pouvait être ce *Bihotus*, il ajoutait alors, sans grande conviction:

«...quizá haya que ver un suf. *-t(o)*»...

A présent résumons, en allant du connu vers l'inconnu.

Ce qui, pour la grande majorité des auteurs, paraît acquis est le fait suivant:

Le nom de *BIHOTVS* alterne avec celui de *BIHOXUS* et également celui de *BIHOSSI*. Il s'agit manifestement du même nom.

Deuxième point faisant l'unanimité:

Les graphies aquitaniques *-X- / -X(S) / -S(S)-* représentent assurément une affriquée, à savoir la sifflante sourde affriquée dorso-alvéoloaire retranscrite *-tz-* moyennant l'orthographe basque moderne ou peut-être, moins probable, l'affriquée apico-alvéolaire qu'on écrit en basque *-ts-*.

[79] E-mail daté du 22 septembre 2009.

L'explication selon laquelle *BIHOTVS* et *BIHOXVS* (et également *BIHOSSI*: «Seguramente una variante de *Bihoxus*» écrit Gorrochategui, 1984: 165 § 87) ne représentent qu'un seul et même nom aquitanique orthographié de trois façons différentes est dès lors la seule pouvant véritablement être retenue, étant donné que le nom de *BIHOTVS* ne reçoit et ne peut manifestement recevoir à lui seul, si on n'admet pas qu'il s'agit d'une variante de *BIHOXVS*, aucune autre explication convaincante.

De cela il s'ensuit nécessairement que *BIHOX(vs) = BIHOSS(i) = BIHOT(vs)*, soit en orthographe basque moderne *bihotz-*, «coeur»[80].

Cela signifie donc que l'affriquée pouvait être notée au début de notre ère moyennant les graphies *-X- / -X(S)- / -S(S)-*, mais également *-T-* comme dans *BIHOTVS = BIHOXVS*.

Contester cette hypothèse, c'est admettre obligatoirement que *BIHOTVS* et *BIHOXVS* sont deux noms différents, ce que la grande majorité des auteurs ayant étudié la question se refusent pourtant à admettre. En effet la quasi-totalité des auteurs versés dans ces questions ont de tout temps admis et continuent encore de nos jours d'admettre qu'il ne peut s'agir que d'un seul et même nom.

Joaquín Caridad, lui aussi, admet[81] cette alternance graphique:

«Un tipo alternativo lo constituye el nombre *Bihotus* y derivados, que alternan por alternancia (*s* > *t*) con los del tipo *Bihossus* en las inscripciones de la zona aquitano-pirenaica. Luchaire lo relaciona con el vasco *bihotz* "corazón", y nombres epigráficos como *Bihotarris* y *Bihotar* (...) antropónimo *Biho-tus* (variante de *Biho-xus*, *Bihossus*), de inscripciones de Valcabrère, Luchon (Alto Garona, etc.)» (Caridad Arias, 2003-04: 408).

Et ce n'est certainement pas Gorrochategui qui nous contredira puisque ce dernier, faisant preuve d'un discernement remarquable, signalait au cours des années quatre-vingt un autre fait d'un intérêt inestimable:

«Una alternancia similar entre *-x(s)- / -t-* , añadidos a una misma raíz, se encuentra en *Lohisi* (gen. 261, variante de *Lohixsi*, gen. 173, según Whatmough) y *Lohi-tton*» (Gorrochategui, 1984: 166 § 89).

C'est lui qui le constate. Nous n'inventons rien.

Et il a, de notre point de vue, raison de le souligner car c'est là manifestement que se trouve probablement la clé du problème auquel nous sommes confrontés dans cette affaire concernant les graphies apparaissant dans les inscriptions «veleyenses».

---

[80] Ces noms aquitaniques formés, notait Luchaire (1879: 80), à partir «d'un radical *bihox-(bihos-)*» équivaudraient «aux adjectifs romains *Cordus*, *Cordatus*».

[81] Au-delà des hypothèses étymologiques qu'il émet concernant ce nom et qu'il n'y a pas lieu de discuter ici.

En résumé, voici quelles auraient été manifestement les graphies utilisées dans les inscriptions pyrénéennes du début de notre ère pour noter l'affriquée [*ts*] graphiée dans l'orthographe basque moderne *tz*: *-X- / -XX-*[82] */ -XS- / -S- / -SS-* mais également *-TS-* (en réalité *-ᵀS-* dans *SELAᵀSE*) ainsi que notre fameux *-T-*[83] (dans *BIHOTVS*) et sa variante *-TT-* (dans *LOHITTON*), qui rappelle la graphie *ÐÐ* et même celle de *-DZ-*[84] servant en gaulois à noter l'affriquée[85], et même probablement la graphie *-ST-* (l'équivalent, quoique inversé, du digramme méridional *-TS-* présent dans le nom autochtone *SELAᵀSE* cité auparavant) dans l'inscription aquitanique *ALARDOSTO deo* (datif) (Sacaze, 1892: 334-355 § 297; Gorrochategui, 1984: 303 § 442), un nom pyrénéen qui réapparaît à deux reprises sous la forme *ALARDOSSI* (datif) / [*ala*]*RDOSSI* (datif) (Sacaze, 1892: 354 § 296; 361-362 § 305; Gorrochategui, 1984: 165 § 87) — dans les deux cas il est probable que les digrammes se valent et en conséquence que *-SS-*, digramme dont il est acquis qu'il servait à noter l'affriquée [*ts*], et *-ST-* notaient tous les deux un même son qui de nos jours est reflété en basque par la graphie *tz*[86].

L'utilisation simultanée, autrement dit à une même époque, de plusieurs graphies, c'est-à-dire en réalité graphèmes (digrammes et trigrammes), pour

---

[82] Cette graphie n'apparaît pas dans les inscriptions pyrénéennes du début de notre ère mais dans les «planchas votivas de plata, rescatadas del lecho del río Rin en las cercanías de la localidad de Hagenbach» au cours des travaux de dragage réalisés entre 1961 et 1971. Ces «planchas votivas de plata» font clairement apparaître des noms aquitaniques typiques du début de notre ère (cf. Gorrochategui, 1995: 181-234; 212-213).

[83] Il se pourrait que la graphie *-T-* de plusieurs autres noms aquitaniques représente en réalité une affriquée comme par exemple dans le nom *BIHOTARRIS* ou dans celui de *HOTARRIS*, des noms qui ne trouvent aucune explication étymologique à partir d'un suffixe supposé *-tar* (Luchaire, 1879: 80 § 24): «*Bihotarris*. On pourrait être tenté de ramener ce nom aux précédents, mais l'absence de *s* après *Biho-* est un grave obstacle»). En revanche, si on partait de l'hypothèse selon laquelle ici aussi *-T-* = [*ts*], *tz* en orthographe basque moderne, nous nous retrouverions en présence de formes anthroponymiques telles que *BIHOTZAR(R)-is / HOTZAR(R)-is* (orthographe basque moderne) dans lesquelles nous pourrions alors facilement identifier le terme *bihotz-* (présent dans *BIHOX-us*, etc.) et celui de *hotz-* et un suffixe *-ar(r)*, des éléments qui tous se retrouvent encore de nos jours en basque. L'inscription aquitanique *BIHOTHARRIS* (avec <*TH*>, var. de *BIHOTARRIS*) que cite Sacaze (1892: 373 § 316), laisserait également supposer que <*TH*> correspond ici à une affriquée (moderne *tz* en basque) car il est peu probable que le segment *-TH-* représente ici une aspiration déjà présente à l'initiale *BIHO-*. Toutes ces questions de graphies nécessiteraient une nouvelle étude approfondie de l'onomastique pyrénéenne et aquitanique du début de notre ère, étude que nous n'avons pas eu le temps de mener.

[84] Une graphie <*DZ*> semble également avoir été utilisée pour noter l'affriquée gauloise / *ts* / (cf. Lambert, 1994: 127-128).

[85] Environ à la même époque les Gaulois utilisent en effet un *D* double barré *ÐÐ* pour noter cette affriquée (ex. *MEÐÐICI*, (cf. Lambert, 1998: 657-675).

[86] Cela signifie que si l'on choisissait d'écrire ces noms pyrénéns antiques en se servant de l'orthographe basque moderne on écrirait *ALARDOTZ-o* et *ALARDOTZ-i* (les déclinaisons latines apparaissant ici en minuscule).

noter un même son n'a pas lieu d'étonner. C'est même là un phénomène relativement courant encore de nos jours (en français par exemple le son / *s* / peut en effet se noter indifféremment moyenant plusieurs graphies: < *s* > / < *ss* > / / < *ç* > / < *sc* > (cf. «conscient») / < *t* > (cf. «ration») / < *c* > (fr. «décision» / «ce» / «cette», etc.) / < *sc* > («sceptique»), etc.).

L'examen d'environ dix mille minutes notariales nous a ainsi permis de relever au cours du XVIII[e] siècle l'emploi simultané dans la région bayonnaise de sept graphies pour noter l'affriquée dorso-alvéolaire [*ts*], moderne *tz* en basque (< *ç* > = < *c* > (sans cédille) = < *ss* > = < *x* > = < *tz* > = < *ts* > = < *tc* >) et douze graphies pour noter l'affriquée [*tš*], moderne *tx* en basque (< *tch* > = < *itch* > = < *th* > = < *ith* > = < *it* > = < *ch* > = < *tt* > = < *thc* > = < *igt* > = < *gt* > = < *ig* > = < *gs* >), etc. (Iglesias, 2000: 78-80, chap. III: «La forme des noms»[87]).

Et il en était de même au début de notre ère en ce qui concerne la notation des affriquées, en particulier dans la région pyrénéenne, et assurément ailleurs en Europe.

En guise de conclusion, le lecteur impartial, spécialiste ou simple curieux, concèdera aisément que si à cette époque, au début de notre ère, l'utilisation de la graphie < *t* > pour noter l'affriquée dorso-alvéolaire [*ts*] (comme dans par exemple et entre autres le fameux *Bihotus*) ne relève pas de la «certitude absolue», si tant est que celle-ci existât, dans une recherche dite scientifique ou dans quelque autre domaine, comme le prétend pourtant à longueur de pages Lakarra, il n'en reste pas moins que l'on peut raisonnablement prétendre qu'«il y a doute» quant à l'emploi ou non durant l'Antiquité de cette graphie < *t* >.

En ce qui concerne en effet l'emploi au début de notre ère de la graphie < *t* > pour noter une affriquée, il y a incontestablement, si l'on part de l'hypothèse la plus défavorable, «doute», et si l'on part de l'hypothèse la plus favorable, il apparaît clairement que les graphies *-T-* et *-TT-* ont été utilisées pour noter une affriquée[88].

Car en effet, bien que Lakarra affirme, on l'a vu, que «jamás una < *T* > podía equivaler a las < *ts* > y < *tz* >» (et, au cas où on n'aurait pas saisi le fond de sa pensée, il insiste dans son affirmation: «la "solución concreta" veleyense (< *T* >), la inverosimilitud de tales grafías para el Bajo Imperio y, quizás,

---

[87] En ce qui concerne les graphies utilisées durant le Moyen-Âge, le lecteur pourra, s'il le désire, consulter Orpustan (1999: 120-122, cf. «Les sifflantes affriquées non palatales»).

[88] En revanche, Gorrochategui, un auteur dont l'habileté n'est plus à démontrer, n'aborde presque pas cette question, quelques lignes à peine, ce qui ne manquera pas d'étonner. Il donne l'impression d'avoir laissé à Lakarra ce sujet afin que son collègue se débrouille tout seul; un sujet dont Gorrochategui paraît — c'est du moins l'impression que pourrait en avoir tout lecteur attentif — avoir saisi toute la complexité ainsi que tous les aspects embarrassants allant de pair avec celle-ci.

para cualquier otra etapa de la Historia de la Humanidad es absoluta»...) les faits sont toutefois plus complexes que ne le prétend cet auteur. On sait par exemple que les textes phrygiens (les derniers documents rédigés dans cette langue sont du I^er^ siècle de notre ère) sont écrits en un alphabet semblable aux abécédaires grecs archaïques, avec un fonds de dix-sept lettres, auxquelles s'ajoutent quelques symboles spéciaux dont «Ⲧ[89]pour *ts*» (Brixhe, 2002: 170).

Lakarra ne se serait-il pas encore une fois, une de plus, fourvoyé en lançant hâtivement des affirmations définitives?

Par suite, les inscriptions «veleyenses» < *ENTUN* > < *AMET* > o < *BE*[*L*] *TA* > n'ont plus rien d'absolument «incroyable»[90] mais elles deviennent au contraire des plus banales et l'hypothèse d'une présumée falsification perd, encore une fois, de plus en plus de poids.

Résumons.

Le ou les graveurs de Veleia utilisent, on l'a vu, pour noter une affriquée initiale la graphie < *z* > (représentant ici l'affriquée initiale du «proto-basque», soit *ZVRE* = *tzure*, etc.) mais lorsqu'ils doivent noter cette même affriquée à l'intérieur d'un mot, ils optent en revanche pour la graphie < *t* > dans, par exemple, < *ENTUN* >.

Lakarra, qui décidément ne peut supporter l'idée que ces inscriptions puissent être vraies, fait feu de tout bois lorsqu'il affirme, ce que se garde bien pourtant de faire Gorrochategui, au sujet du verbe *entzun*: «ir más adelante y recordar que es seguro que la primera [mot, c'est-à-dire *entzun*] tenía fricativa y NO africada en todo el territorio vasco hasta tarde, y todavía se guarda así en más de un habla oriental, y que la segunda [c'est-à-dire le

---

[89] En ce qui concerne ce *T* diacrité notant l'affriquée / *ts* /, Michel Lejeune (1972: 88 §§ 79 et 90) note l'existence, dans certains alphabets de l'Ionie et en Pamphylie, d'une lettre locale que Lejeune identifie au *sampi*, lettre archaïque du grec ancien, et qui se traçait de différentes manières, dont Ⲧ. Elle servait à noter la sifflante forte intervocalique issue de diverses modifications phonétiques, dont la palatalisation d'anciens **k* et **t* du grec préhistorique. Cette sifflante était notée dans la plupart des dialectes par ∑∑, mais *T* en ionien-attique. A partir du V^e^ siècle, les alphabets ioniens semblent remplacer de façon progressive ce Ⲧ par ∑∑, ce que les spécialistes du grec ancien interprétent comme l'indice d'une prononciation [*ts*] passés à [*ss*].

[90] Pourquoi en effet les présumés faussaires seraient-ils allés se compliquer l'existence avec une graphie < *t* > alors qu'ils disposaient pour noter cette affriquée de toute une gamme de graphies très bien attestées durant l'Antiquité telles que, pour ne citer que les principales et les plus courantes, *-XS-* / *-S-* / *-SS-* / *-TS-* ? Il leur suffisait, pour avoir accès à celles-ci, de consulter, entre autres et par exemple, les divers travaux sur les inscriptions antiques pyrénéennes, facilement accessibles au demeurant, de Gorrochategui, ceux d'autres auteurs tels qu'Untermann, Sacaze, Luchaire, etc. l'étant peut-être un peu moins pour les non-spécialistes. La question est encore une fois des plus simples: pourquoi de présumés falsificateurs se seraient-ils embarrassés de telles complications? A cette question, pourtant fort simple, Lakarra, pas plus que Gorrochategui, n'apporte de réponse.

second mot, c'est-à-dire *amets*] alterna todavía hoy entre fricativa y africada en territorio vizcaíno, p.ej., parecería casi hipercrítico por nuestra parte ante tales escribientes». Bien. Donc, à en croire les dires définitifs de cet auteur, il est «seguro» que *entzun* «tenía fricativa y NO [en majuscule dans le texte...] africada en todo el territorio vasco hasta tarde».

Mais en est-il absolument certain?

En réalité, Lakarra ne fait ici que reprendre à son compte, sans toutefois le dire, l'hypothèse de travail de Michelena, une simple hypothèse de travail rappelons-le (Michelena écrivait en effet, *Fonética Histórica Vasca*, 1990: 114, n. 10, à propos de sa propre conjecture: «[cette hypothèse] no pas[a] de ser una posibilidad entre otras»), selon laquelle *entzun* aurait pu peut-être être issu «de un ant. **e-nezu-n*, con **n* intervocálica [cette conjecture de Michelena, qu'il n'y pas lieu de discuter ici de façon approfondie, ne paraît pas cependant, d'une grande clarté: **e-nezu-n* > **enezun* > **eezun* > **ezun* > *en(t)zun* ?...]».

Le tort de Lakarra est ici de faire croire aux lecteurs que cette simple hypothèse de travail (de son maître Michelena) appartient au domaine de la certitude... Or faire passer pour des certitudes de simples hypothèses de travail n'est certainement pas la meilleure façon de gagner en crédibilité. Quoi qu'il en soit, plusieurs auteurs, dont Schuchardt et Lafon, pour ne citer que ces deux auteurs, des auteurs dont la stature internationale n'avaient, et ce n'est pas Lakarra qui nous contredira, rien à envier à celle de Michelena, faisaient venir ce mot du latin *inte(n)sum* > **intesum* (cf. sarde *intesu*, ital. *intenso*) > **ent(e)sum* > *entzun*; Michelena n'avait rien à opposer à cette hypothèse latine sinon «la antigüedad de la supuesta síncopa» de la voyelle interne, à savoir découlant de cette hypothèse? La remarque est en effet ambiguë. Que signifie-t-elle?

Que cette syncope n'est pas attestée en latin au début de notre ère? Pourtant, la syncope de la voyelle interne ainsi que l'amuïssement de *n* devant *s* (très bien attesté, cf. Väänänen, 2006: 40 § 63 et suiv.; 64 § 121) en latin populaire semblerait tout à fait envisageable pour le latin *intensum* (avec *-ns-* > *-s-* qui est un des traits les constants et mieux attestés du latin vulgaire (cf. Väänänen, 2006: 64 § 121) > **int(e)sum* / **ent(e)sum* > *intsu(n)* / *entsu(n)* (basque *intzun* / *entzun*).

Il ne s'agit certes que d'une hypothèse —proposée cependant, répétons-le, par des auteurs de tout premier ordre—, mais quand bien même il ne s'agirait que d'une hypothèse (la proposition de Michelena, elle aussi, n'est rien d'autre qu'une simple hypothèse…), celle-ci n'est pas plus invraisemblable ni plus improbable, et jusqu'à preuve elle paraît être la seule qui soit réaliste, que celle avancée par Michelena et reprise par son disciple Lakarra.

En conséquence l'existence en basque ou «proto-basque» du III^e^ siècle, et par suite sa présence dans les inscriptions «veleyenses», d'un verbe

entzun < *ENTUN* >, résultant d'un emprunt au latin ayant eu lieu au cours des premiers siècles de notre ère, n'aurait rien d'invraisemblable.

Il semblerait y avoir incontestablement une grande cohérence dans ce système «veleyense».

Revenons à présent à la question des graphies.

Un des principaux arguments de Gorrochategui est que ces inscriptions, en particulier celles rédigées en basque, présentent des graphies modernes, c'est-à-dire appartenant à l'orthographe basque moderne, et que par conséquent cela signifierait qu'il ne pourrait s'agir dans le cas présent que d'une falsification...

Bien.

Lisons:

«La afirmación de falsedad [de ces inscriptions] se sustenta en el hecho de que ni las grafías ni las formas específicas de los términos que aparecen en ellos se corresponden con lo esperado para la antigüedad (antes de fines del s. V), mientras que los soportes y ciertas formas paleográficas, como la *E* cursiva (*II*) son inequívocamente antiguas, básicamente de época alto-imperial» (Gorrochategui, 2008: 30).

Bref, selon cet auteur:

«Existe por tanto una flagrante contradicción entre soporte y algunos rasgos paleográficos por un lado y existencia de rasgos modernos tanto en forma como en contenido, por otro», etc.

En résumé, l'idée générale que veut faire passer Gorrochategui dans ses commentaires, à bien des égards singuliers sinon insolites, est que certaines de ces inscriptions «veleyenses» sont écrites à partir, selon lui, de l'orthographe basque moderne qui a été mise en place il y a quelques décennies (au cours des années soixante et soixante-dix) et qui est actuellement l'orthographe employée officiellement par l'administration autonome basque.

Et cela constituerait donc un élément trahissant clairement la volonté de falsification.

Bref, les présumés faussaires seraient donc, à en croire cet auteur, probablement des jeunes ayant été scolarisés dans une école en langue basque. Cela l'auteur ne l'écrit pas évidemment, mais le sous-entendu n'en reste pas moins clair.

Bien.

Mais il existe une contradiction dans le raisonnement de Gorrochategui. Et cette contradiction paraît à bien des égards insurmontable.

En effet, dans un de ses articles, que nous avons déjà mentionné auparavant (Gorrochategui, 1995: 181-234 et 212-213), l'auteur fait remarquer que plusieurs noms de type aquitanique, c'est-à-dire certainement «proto-basques», ont été identifiés dans des «planchas votivas de plata» datant du début de notre ère et découvertes au cours des travaux de dragage réalisés entre 1961 et 1971 dans le lit du Rhin.

Gorrochategui écrit:

«*Xembus* (nom.) presenta el mismo fenómeno gráfico que el nombre anterior [i. e. *Xalinis*], ya que hay que identificar [*sic*[91]] con el frecuente nombre aquitano *Sembus, -i*» (Gorrochategui, 1995: 214).

Il ajoute:

«La manera más plausible de explicar este fenómeno [graphique], a mi juicio, consiste en admitir una palatalización inicial de la *S-* con sentido afectivo, que se escribiría [à cette époque, c'est-à-dire au début de notre ère] mediante *X-*, la letra habitual para la representación de un sonido africado o chicheante en el corpus onomástico aquitano».

Et de poursuivre, de façon absolument inattendue:

«Este fenómeno existe hoy en euskara (...) y no sería imposible pensar que pudo ser un fenómeno vivo en época romana».

Ce qui est inattendu ici ce n'est pas tellement que ce phénomène, que l'on retrouve de façon identique en basque actuel, ait pu exister en basque il y a deux mille ans[92].

Ce qui constitue franchement une curiosité des plus remarquables, à en croire Gorrochategui et il a probablement raison, c'est que la graphie < *x* > utilisée de nos jours en basque pour noter la chuintante [*š*] ait également pu être la même, en tout point absolument identique pourrait-on même ajouter, durant l'Antiquité pour noter le même son!

D'où l'équivalence suivante: à la graphie < *x* > = [*š*] attestée à l'initiale dans la langue des Aquitains du début de ère (= «proto-basque») correspond de nos jours la… même graphie < *x* > = [*š*] en basque moderne!

Cette coïncidence, extraordinaire, quoique absolument fortuite à n'en pas douter un instant, entre la graphie antique et la moderne ne semblait pourtant pas poser en 1995 un quelconque problème à Gorrochategui.

A l'époque ce dernier n'a jamais prétendu, pour autant que nous le sachions, que les «planchas votivas de plata» où apparaissait cette fameuse graphie < *x* > devaient nécessairement être fausses étant donné que la graphie < *x* > est utilisée en basque moderne pour noter le même son.

Certes l'auteur ne pouvait pas alors se douter un instant qu'au cours de la décennie suivante, c'est-à-dire de nos jours, on trouverait à Veleia des

---

[91] On suppose qu'il faut lire «...que hay que identificar» au lieu de «...ya que [*sic*] hay que identificar».

[92] Quoique cela paraisse être en contradiction avec certains commentaires de ce même Gorrochategui concernant les inscriptions «veleyenses» selon lesquels ces inscriptions auraient une allure trop moderne pour le début de notre ère («coinciden curiosamente en presentar el mismo aspecto que tienen en la actualidad» et «coinciden en presentar el mismo aspecto que poseen en vasco moderno», *Dictamen*, p. 17, ou encore «el hecho de que el aspecto general de los textos fuera tan inteligible», etc., *Hallazgos*).

inscriptions en langue basque contenant également des graphies soi-disant «modernes», et surtout il ne pouvait pas savoir non plus qu'un des arguments qu'il avancerait pour réfuter la validité de ces inscriptions serait justement celui… de l'«aspect moderne», bref celui de la prétendue «modernité» des graphies de ces mêmes inscriptions, une «modernité» qui pourtant à l'époque ne lui posait, au risque de se répéter, aucun problème au moment d'étudier lesdites «planchas votivas» du Rhin.

Il y a indiscutablement des contradictions dans le raisonnement de Gorrochategui.

IN NOMINE PAT[? / ATARE IZAN (N° 13362$_b$) IN NOMINII PAT[? / ATARII IZAN)

Velázquez:

«En cuanto a los errores sintácticos, quizá el más llamativo por inaceptable es la falta de flexión de genitivos en la expresión de filiación, como *Iupiter Venus pater*, por *Veneris*, ya citado, o en la fórmula *in nomine patris*, que se lee como *IN NOMINE PATER*» (Velázquez, 2008: 30).

Conclusion de l'auteur:

«En un texto tardío (ss. VI-VII) en *Hispania* podría haberse admitido aquí una confusión de genitivo y dativo y haberse leído *patri* (sobre todo por contaminación o influjo de *domini*, *Dei*, o *filii*, de la flexión temática), pero es inadmisible la presencia aquí de nominativo, no confundible en su forma con genitivo, al igual que ocurre con el mencionado *Venus* por *Veneris*».

En est-elle absolument certaine? N'aurait-elle pas, encore une fois, tendance à simplifier quelque peu des faits autrement plus complexes qu'elle ne le prétend?

Car une lecture, même sommaire, des travaux de Väänänen, paraissent contredire les dires définitifs de cet auteur.

Väänänen:

«Dans les inscriptions de l'époque impériale, le nominatif tend à devenir une sorte de forme de base, en particulier des noms propres, la cohésion des groupes nominaux n'exigeant plus l'accord des composants» (Väänänen, 2006: 116, n. 1; Herman, 1966: 109-112).

Madame Velázquez ne confondrait-elle pas, encore une fois, le latin classique, scolaire, et le latin vulgaire?

De toute façon, la démonstration de Madame Velázquez pourra paraître inutile en grande partie car, contrairement à ce qu'elle avance, on ne lit pas *PATE*[*R* mais *PAT*[... Il y a difficulté en ce qui concerne la véritable lecture et par conséquent on ne peut guère en tirer de conclusion, encore moins définitive.

En revanche la partie de l'inscription rédigée en basque, une inscription des plus intéresantes pourtant, n'est à aucun moment... mentionnée par Gorrochategui, ce qui ne manquera pas d'étonner.

Velázquez, elle, la mentionne rapidement:

« Otro tanto cabe decir de la pieza n° 13362 (sector 6, mortero), escrita por ambas caras. En la primera de ellas aparece una mezcla de latín y euskera, donde se lee: *IN NOMINII PATE*[*R*] */ ATARII IZAN*» (Velázquez, 2008: 15).

Lakarra, lui non plus, n'aborde presque pas le sujet, se contentant d'écrire:

« En el mismo libro[93] podía(n) el o los falsificador(es) encontrar reiteradas referencias a la antigüedad del genitivo en *-e* [présent dans l'inscription *ATARII*]: "El sufijo *-en* suele compararse con el genitivo vasco de igual forma, aunque Lakarra y Gorrochategui no consideran tan antiguo a este último" (232)[94]».

Bref, cette inscription «veleyense» correspond point par point aux théories... de Gorrochategui et Lakarra.

Ces deux auteurs devraient donc se réjouir que la découverte de ces inscriptions vienne conforter, voire confirmer leur hypothèse!

Mais au lieu de cela Gorrochategui garde un... silence absolu sur cette question, un silence qui ne pourra dès lors que paraître des plus suspects.

Pourquoi en effet ne faire aucun commentaire sur le sujet?

Lakarra, le spécialiste du basque, se retrouve lui dans l'obligation de constater (mais comment faire autrement s'il veut rester un tant soit peu crédible?) que nous sommes bien en présence du fameux génitif archaïque en *-e* postulé par certains chercheurs (dont, on l'a vu, Gorrochategui et

---

93 Celui d'Astrain que Lakarra aime tant citer car l'auteur mentionne... souvent son nom.

94 Lakarra (2008: 31, n. 19). Il poursuit en citant, encore et toujours, les dires d'Astrain: «"Por lo que respecta a la similitud entre sufijos, al ibérico *-en* se le ha solido atribuir el valor del genitivo vasco de igual forma, pero Gorrochategui y Lakarra son de la opinión de que el primitivo genitivo vasco no fue *-en* sinon *-e*, de manera que ya no correspondería con el ibérico" (252)». Lakarra, qui refuse pourtant de s'attarder sur la question du fameux génitif archaïque en *-e* présent manifestement à Veleia, profite cependant de l'occasion pour essayer de «régler son compte» à la fameuse hypothèse «basco-ibérique» (mais que vient faire cette hypothèse dans l'affaire de Veleia?), une fameuse hypothèse donnée presque toujours pour disparue, voire obsolète, et qui au grand dam de certains finit toujours cependant par renaître de ses cendres (le lecteur interessé par ce sujet pourra, s'il le désire, consulter un de nos articles dans lequel figure une bibliographie sur le sujet: Iglesias, 2008: 35-104). Le sujet concernant le génitif en *-en* et / ou en *-e* en basque et… en ibère (car en ibère il existe également un élément morphologique *-e*, peut-être une variante de l'élément ibérique *-en*) est un sujet d'une grande complexité qui ne peut être abordé ici. Disons toutefois que Lakarra aurait tendance, encore une fois, à simplifier quelque peu le sujet. L'hypothèse la plus simple, donc la plus économique, bref la plus vraisemblable, est celle qui voit dans ces deux formes *-en / -e* de simples variantes dialectales tant en basque qu'en ibère.

Lakarra...), mais de façon totalement inattendue, il insinue aussitôt (il ne le dit pas clairement, il se contente de mettre en avant les dires d'Astrain cités auparavant) que cela, c'est-à-dire la présence dans les inscriptions de Veleia de ce fameux génitif en *-e*, est uniquement dû au fait que les présumés falsificateurs ont eu vent de cette hypothèse concernant le génitif archaïque en *-e* en lisant l'ouvrage dudit Astrain...

Abracadabrant et surtout... d'un ridicule achevé[95]!

On comprend dès lors que Gorrochategui, qui a parfaitement conscience de l'aspect parfaitement ridicule et extravagant encore une fois de cette fameuse «théorie du complot» et qui a peur d'être ridicule, contrairement à Lakarra qui n'a manifestement peur de rien et surtout pas d'apparaître burlesque, on comprend dès lors que Gorrochategui préfère garder un silence prudent, quoique véritablement assourdissant.

A PROPOS DU «LATÍN BÍBLICO, LATÍN VULGAR Y PROTORROMANCE»

Nous citerons à présent un auteur de premier plan, et les auteurs cités jusqu'à présent dans le cadre de nos commentaires sur les inscriptions de Veleia ne nous contredirons pas sur ce point, autrement dit Angel López García dont les travaux font autorité (López García, 2000) et que Gorrochategui et Velázquez, sans même avoir à mentionner les autres commentateurs, ne citent pourtant à aucun moment... pas même dans leur bibliographie.

Citons en effet quelques passages de cet ouvrage de López García, on ne peut plus intéressant à bien des égards. Il commence par citer deux passages de deux textes du IV^{e} siècle, la *Peregrinatio ad loca santa* d'Egeria et un passage de la Vulgate (Luc, 2, 1 14).

Après quoi, il constate:

«Como se puede ver, este texto y el de la *Peregrinatio*, ambos del siglo IV d. C., pertenecen al mismo universo lingüístico» (López García, 2000: 27).

Et d'ajouter:

«El orden es el mismo y, además, coincide con el de las lenguas románicas hasta extremos verdaderamente sorprendentes».

Quelques pages auparavant, il note déjà à propos d'un autre passage de la Vulgate écrite par saint Jérôme:

«Cuando se examina la versión que San Jerónimo hizo de la Biblia, esto es, la Vulgata, se advierte que el texto de dicho documento, en el que

[95] Comme l'écrit, non sans quelque ironie, Elexpuru (2009: 23), on aurait alors affaire, en ce qui concerne le(s) présumé(s) falsificateur(s), à «un individuo (o individuos) que desconoce la existencia del ergativo, pero que se conoce la hipótesis del genitivo arcaico sin terminación en *-n*, y escribe *atare*».

propiamente hunde sus raíces el llamado **latín cristiano, no sólo es protor**románico, sino prácticamente romance por lo que respecta a su estructura textual» (López García, 2000: 20-23 § 1.3.[96]).

Il poursuit:

«Esto puede advertirse en cualquier pasaje tomado aleatoriamente, largo o breve, de una parte o de otra».

Après quoi, il cite un long passage de la Vulgate (*Rois*, III. 3, 16-28):

«*Tunc uenerunt duae mulieres...*, etc., "alors vinrent deux femmes...", etc.».

Et de conclure:

«He aquí un texto impresionante. No hay duda que se trata de latín».

Et pourtant, note-t-il:

«Y, sin embargo, el pensamiento de San Jerónimo ya no transcurre por cauces latinos, y eso que estamos todavía en el siglo IV. Se trata de un pensamiento plenamente romance, y de ahí que podamos seguirlo palabra por palabra prácticamente sin alteración alguna».

Et d'ajouter:

«¿Debemos concluir de aquí que la sintaxis románica comienza a finales del siglo IV d. C. con la obra de San Jerónimo? Sí y no: comienza con la Vulgata y aun puede decirse que había comenzado antes con las primeras versiones latinas de la Biblia — la llamada *Vetus Latina* —, pero no con Jerónimo como autor».

Le plus étonnant dans cette affaire concernant le latin de Veleia est que Madame Velázquez elle-même reconnaît pleinement ce fait:

«(...) el nivel de vulgarismos que muestran [ces inscriptions de Veleia] [hace suponer][97] que estaríamos no ya ante una lengua muy evolucionada, sino prácticamente romance, al menos al nivel fonético-morfológico y en algún caso sintáctico».

Et d'ajouter, de façon quelque peu inattendue car manifestement en nette contradiction avec tout le reste de sa démonstration selon laquelle ce type de «lengua muy evolucionada» aurait pourtant été absolument impossible dans la Veleia du III^{e} siècle, bref d'ajouter:

«...aunque en algún caso tuvieran cabida a nivel de la lengua hablada» (Velázquez, 2008: 23-24)...

Il semblerait y avoir là en effet un début de... contradiction, pour dire le moins.

Effrayée alors par l'audace dont elle vient de faire preuve, une audace qui il est vrai pourrait accréditer, voire accrédite tout simplement l'authenticité de ces inscriptions, elle ajoute aussitôt en note de bas de page:

---

[96] López García: «La sintaxis de la Vulgata como sintaxis protorrománica».

[97] Il manque en effet un élément à cette phrase de M^{me} Velázquez, probablement une faute d'inattention.

«Aunque algunos errores son, sencilla y llanamente, impensables e ilógicos» (Velázquez, 2000: 24, n. 9).

Madame Velázquez sera encore une fois parvenue à s'extraire, quoique cette fois-ci véritablement *in extremis* et de façon fort laborieuse, des contradictions où elle-même a tendance à s'enfermer toute seule.

On voit à travers ces quelques passages, tirés d'un ouvrage écrit par un linguiste faisant véritablement autorité en la matière, à savoir López García, à quel point il faut se méfier des apparences, dans le domaine de la langue en particulier comme dans bien d'autres au demeurant.

C'est pourquoi la prudence et le scepticisme les plus extrêmes s'imposent.

Lorsque Gorrochategui, Velázquez, et quelques autres, pour ne citer que les principaux auteurs concernés par cette affaire, répétent à longueur de commentaires que les inscriptions trouvées à Veleia «sonnent» souvent et indubitablement à de l'«español», ce qui est effectivement la plupart du temps le cas, mais ajoutent aussitôt, faisant preuve d'un manque de prudence qui à ce niveau de la recherche pourra étonner, que cela constitue par conséquent une des principales «preuves» montrant que ces inscriptions doivent immanquablement et obligatoirement résulter d'une (grossière) falsification, le lecteur, spécialiste ou simple curieux, est parfaitement en droit de se montrer dubitatif.

Ces auteurs font véritablement preuve d'une vision des plus simplistes, et même d'une simplisme plus qu'inattendu à ce niveau, au risque de se répéter, de la recherche, et l'ouvrage de López García cité ci-dessus ne peut que nous renforcer dans nos convictions et notre scepticisme le plus marqué face à bien des commentaires, des plus curieux à n'en pas douter, de ces auteurs, et en conséquence leur vision, explications et arguments ne peuvent être que difficilement recevables, quand bien même ferait-on montre à leur égard d'une grande bienveillance, dans le cadre d'une démarche de recherche se prétendant scientifique.

Le propos pourra paraître sévère mais il n'en reste pas moins qu'il est scrupuleusement adapté à la situation, absolument extraordinaire, découlant de la découverte de ces inscriptions et à la teneur des commentaires, d'une sévérité sans égale et véritablement des plus singuliers, tant au niveau de la forme que du fond, que ces auteurs, principalement Gorrochategui, Lakarra et Velázquez, tiennent à l'endroit des archéologues à l'origine de ces découvertes.

Bibliographie

Albertos Firmat, Ma L.
1966 *La onomástica personal primitiva de Hispania*, Salamanque.
Allières, J.
1996 *La formation de la langue française*, Ed. P.U.F., Paris.

Bähr, G.
1935 *Los nombres de parentesco en vascuence (Trabajo Premiado por la Academia de la Lengua Vasca), con correcciones y adiciones posteriores del mismo*, Gaubeka idaztegia irarkola, Bermeo, Biscaye.
Braudel, F.
1998 *Les Mémoires de la Méditerranée*, éd. De Fallois, Paris.
Brixhe, C.
2002 «Le phrygien», in *Langues indo-européennes*, sous la direction de Françoise Bader, Ed. CNRS Editions, Paris.
Cappelli, A.
1912 *Dizionario di abbreviature latini ed italiani*, Milan.
Caridad Arias, J.
2003 *Los fenómenos de homonimia y homofonía en la toponomástica y su repercusión en las etimologías cultistas y populares de la Europa Occidental*, directrice de thèse: Carmen Díaz Alayón, Servicio de publicaciones, Universidad de la Laguna, colección soportes audiovisuales e informáticos, Serie Tesis Doctorales.
Carnoy, A.
1906 *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions, étude linguistique*, 2e édition revue et augmentée, Misch & Thron, Bruxelles.
Chadwick, J.
1972 *Le déchiffrement du linéaire B: aux origines de la langue grecque*, Bibliothèque des Histoires, Ed. Gallimard, Paris.
Creuly (commandant)
1869 «Etudes sur l'Aquitaine des Romains», *Revue Archéologique*, XIX vol., mois de février.
Cuntz, O. (Eds)
1929 *Itinerarium Antonini Augusti: Itineraria Romana*, vol. I: *Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, Ed. O. Cuntz, 1929, Ed. Stereotypa, Stuttgart, 1990.
De La Chaussée, F.
1982 *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*, Ed. Klincksieck, Paris.
Delamarre, X.
2003 *Dictionnaire de la langue gauloise: une approche linguistique du vieux-celtique continental*, Ed. Errance, 2e édition, Paris.
2007 *Nomina Celtica Antiqua Selecta Inscriptionum (Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique)*, Ed. Errance, Paris.
Dessau, H.
1976 *Inscriptiones trium Galliarum et Germaniarum Latinae*, Academiae Litterarum Borussicae, publié par Walter de Gruyter.
Dottin, G.
1920 *La langue gauloise: grammaire, textes et glossaire*, Ed. Klincksieck, Paris.
Du Fresne Du Cange, Ch.; Henschel, G. A. Louis; Carpentier, P.; Adelung, J. Ch.; Diefenbach, L.
1850 *Glossarium mediae et infimae latinitatis: Glossaire français*, T. VII, Ed. Firmin-Didot, Paris.
Echenique Elizondo, M. T.
1987 *Historia lingüística vasco-románica*, 2ª edición (corregida y ampliada), Ed. Paraninfo, Madrid.
1997 *Estudios de Historia lingüística vasco-románica*, Ed. Istmo, Madrid.
2006 «Historia lingüística vasco-románica: tareas acabadas y perspectivas futuras = Euskera eta inguruko erromantzeen arte harreman historikoak: eginak eta eginkizunak», *in Lingüística Vasco-Románica. I Jornadas = Euskal-Erromantze Linguistika. I. Jardunaldiak. Oihenart. Cuadernos de Lengua y Literatura, 21*, Eusko Ikaskuntza, Donostia-San Sebastián.
Elexpuru, J. M.
2009 *Comentarios y objeciones a los informes de los profesores Gorrochategui y Lakarra sobre los grafitos en euskera de Iruña-Veleia*, 15 mai 2009, Bergara.
Ernout, A., Meillet, A.
2001 *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Ed. Klincksieck, Paris.

Eveillé, A.
1887 *Glossaire saintongeais: étude sur la signification, l'origine et l'historique des mots et des noms usités dans les deux Charentes*, Ed. Champion, Paris-Bordeaux.
Galvani, G.
1971 *Saggio di un glossario modenese*, Ed. Forni.
Gárate, J.
1935 «Quinta contribución al Diccionario Vasco», *Revista Internacional de los Estudios Vascos = Revue Internationale des Etudes Basques*, XXVI, pp. 347-353.
Gardin-Dumesnil, J. B.; Jannet J. Ph.; Achaintre, N.-L.
1827 *Synonymes latins, et leurs différentes significations, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs, à l'imitation des synonymes français de l'abbé Girard*, Ed. Delalain, quatrième édition, Paris.
Gavel, H.
1921 «Eléments de phonétique basque», *Revista Internacional de los Estudios Vascos*, 12.
Gorrochategui, J.
1984 *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, Ed. Servicio editorial del País Vasco, Vitoria-Gasteiz.
1995 «Los Pirineos entre Galia e Hispania: las lenguas», *Veleia*, 12.
2006 «Los asombrosos hallazgos de Iruña-Veleia», *El Correo*, samedi 18 novembre 2006; l'entretien accordé par l'auteur à ce quotidien régional constitue l'*Annexe 1* de son *Dictamen.*
2007 «*Las Armas de la Filología*». Texto de la conferencia de Joaquín Gorrochategui, impartida el 12 de octubre de 2007, dentro del II Congreso de la Cátedra Koldo Mitxelena en la Facultad de Letras de la UPV/EHU (Vitoria-Gasteiz).
2008 *Dictamen a la Comisión Asesora de la Diputación de Álava sobre los hallazgos epigráficos de Iruña-Veleia*, rapport rendu public le 22 juin 2008.
Guiter, H.
1989 «Elementos de cronología fonética en vascuence», *Anuario del Seminario de Filología Vasca Julio de Urquijo: International journal of basque linguistics and philology*, vol 23, n° 3.
Herman, J. & Wright, R.
1966 «Recherches sur l'évolution grammaticale du latin vulgaire: les emplois "fautifs" du nominatif», *Acta classica Univ. Scien. Dubrecen, II.*
1967 *Le latin vulgaire*, Ed. P.U.F., Paris.
2000 *Vulgar Latin*, Published by Penn State Press.
Iglesias, H.
2000 *Noms de lieux et de personnes à Bayonne, Anglet et Biarritz au XVIII[e] siècle*, Ed. Elkarlanean, Bayonne / Saint-Sébastien.
2008 «Observations concernant les récentes critiques et omissions de Joseba Lakarra à propos des recherches d'Hector Iglesias sur la problématique "basco-ibérique" suivies d'une hypothèse inédite concernant l'inscription de Liria», *ARSE, Boletín anual arqueológico saguntino*, n° 42, pp. 35-104.
2009 «Les inscriptions de Veleia-Iruña», 1-230 pages (format A4), article publié dans la bibliothèque numérique Artxiker du CNRS et l'archive ouverte HAL-SHS (Hyper Article en Ligne-Sciences de l'Homme et de la Société).
Iglesias, J. M. & Ruiz, A.
1998 *Epigrafía Romana de Cantabria. Petrae Hispaniarum*, nº 2. Santander-Bordeaux.
Janssens, J.
1981 *Vita e morte del cristiano negli epitaffi di Roma anteriori al sec. VII*, in *Analecta Gregoriana*, Pontificia Università gregoriana, Facoltà di filosofia, Ed. Pontificia Università Gregoriana, Rome.
Lafon, R.
1980 *Le système du verbe basque au XVI[e] siècle*, Ed. Elkar, Bayonne.
Lakarra, J.
2008 *Informe sobre supuestas inscripciones eusquéricas antiguas de Veleia*, rapport daté du 19 novembre 2008.

Lambert, P.-Y.
1994 *La langue gauloise*, Ed. Errance, Paris.
1998 *Nouveaux textes gaulois*, Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Vol. 142, n° 3, pp. 657-675.
Lausberg, H.
1965 *Lingüística románica: fonética*, T. II, quatrième réimp. 1993, versión española de J. Pérez Riesco y E. Pascual Rodríguez, Ed. Gredos, Madrid.
Lejeune, M.
1972 *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Ed. Klincksieck, Paris.
López García, A.
2000 *Cómo surgió el español: Introducción a la sintaxis histórica del español antiguo*, Ed. Gredos, Madrid.
Knörr, E.
2008 *En torno a la datación de las inscripciones vascas de Iruña-Veleia*, rapport.
May, R.
1996 *Lugdunum Convenarum: Saint-Bertrand-de-Comminges*, Collection *Galliæ civitates*, Presses Universitaires de Lyon.
Meyer-Lübke, W.
1924 «Der schwund des zwischensilbigen "n" im baskischen», *Revista Internacional de los Estudios Vascos*, 15, 2.
Michelena, L.
1990 *Fonética Histórica Vasca*, Ed. Gipuzkoako Foru Aldundia.
Mohl, F. G.
1899 *Introduction à la chronologie du latin vulgaire: étude de philologie historique*, réimpression de 1974, Ed. Georg Olms Verlag, Hildesheim New-York.
Navarro Caballero, M., Ramírez Sádaba, J. L.
2003 *Atlas antroponímico de la Lusitania romana*, Fundación de Estudios Romanos et *Ausonius* (Institut de Recherche sur l'Antiquité et le Moyen-Âge, CNRS-UMR 5607), Mérida-Bordeaux.
Niedermann, M.
1953 *Phonétique historique du latin*, rééd. 1991, Ed. Klinsksieck, Paris.
Núñez Astrain, L.
2003 *El euskera arcaico*, Ed. Txalaparta, Tafalla.
Orpustan, J.-B.
1999 *La langue basque au Moyen-Âge*, Ed. Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry.
Sablayrolles, R. & Rodriguez, L.
2008 *Catalogue des autels votifs du musée Saint-Raymond*, Ed. Musée des Antiques de Toulouse.
Sacaze, J.
1892 *Inscriptions antiques des Pyrénées*, Ed. Edouard Privat, Toulouse, réimpression 1990.
Segura Munguía, S. & Etxebarria Ayesta, J. M.
1996 *Del latín al euskara. Latinetik euskarara*, Universidad de Deusto, Serie Letras, vol. 29.
Tovar, A. & Agud, M.
1991 *Diccionario Etimológico Vasco, IV (egiluma-galanga)*, Anejos del Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo», XXVI.
Väänänen, V.
2006 *Introduction au latin vulgaire*, Ed. Librairie Klincksieck, rééd. de la 3e édition de 1981, Paris.
Velázquez, I.
2008 *Informe sobre los grafitos latinos de Iruña-Veleia*, rapport daté du 4 décembre 2008.